

GRATUIT

EN RÉVOLUTION !

Dans le lit des personnes racisées

Eszter Dudás

VISER LES ÉTOILES

focus sur

DÉCRYPTAGE ENCRER SON CORPS



PODCAST
SUR LES ONDES
FÉMINISTES



ESZTER DUDÁS

« Il faut avoir de grands rêves ! », s'enthousiasme Eszter Dudás. Les siens dépassent notre système solaire. À 29 ans, elle étudie l'origine et la formation des exoplanètes. Étudiante en génie mécanique à Budapest, sa ville natale, elle a poursuivi son cursus universitaire à Orléans, Barcelone puis Rennes, au sein du laboratoire d'astrophysique de l'Institut de physique pour y effectuer sa thèse. Début octobre, la post-doctorante recevait pour ses travaux le Prix Jeunes Talents L'Oréal-UNESCO pour les femmes et la science. « Je suis tombée amoureuse des possibilités de ce laboratoire. Au départ, c'était pour utiliser mes connaissances d'ingénieure au service d'un système expérimental. J'ai découvert l'astronomie, l'espace et comment s'en approcher... C'est tellement loin ! Au bout de 6 mois, j'étais passionnée, je posais de plus en plus de questions et cela a ouvert des portes. », se souvient-elle. Avant d'opter pour une carrière scientifique, la jeune femme était une sportive de haut niveau. Huit années de triathlon. Trente heures d'entraînement par semaine : « C'était soit le sport, soit les études. J'ai vu plus de possibilités dans les études. Mais ça me manque beaucoup ! Je continue à faire du foot, de la natation, de l'escalade... » Désormais, Eszter Dudás se lance un nouveau challenge de taille : modéliser l'atmosphère des planètes géantes gazeuses. « Il existe plus de 4000 exoplanètes détectées mais on ne sait pas grand chose d'elles. Quand on regarde les étoiles dans le télescope, beaucoup de données arrivent et on perçoit l'ombre des molécules qui sont dans l'atmosphère. Quand l'exoplanète arrive entre l'étoile et le télescope, on récupère des données et on essaye de construire un modèle sur terre qui s'accorde avec l'image capturée. Pour cela, il faut reconstruire le spectre, cela permet d'avoir une idée de ce qu'il y a dans l'atmosphère. », vulgarise la scientifique. Les difficultés surviennent : pour que les modèles soient justes,

il est impératif qu'elles soient valides et c'est là qu'elle intervient : « Nous travaillons avec des molécules à haute énergie chaudes. À plus de 2000 degrés, elles vibrent fortement et peuvent tourner sur elles-mêmes, ce qui fait que les informations qui sortent sont floues. » Alors, elle en bloque la rotation pour que les données restent précises, « ce qui améliore les modèles pour les théoriciens. » Son sourire en dit long sur le plaisir qu'elle prend à participer à cette entreprise du progrès et de la découverte scientifique, autant qu'à partager son engouement et ses recherches. On l'écoute, captivé-e-s. On la suit, dans le sous-sol du bâtiment de Rennes 1 où se niche son ancien laboratoire. Elle nous dévoile un objet qui à l'œil inexpérimenté paraît banal et anodin. Eszter poursuit : « On chauffe notre gaz et ce petit objet l'accélère en vitesse hyper sonique. Développer cet objet qui crée ce jet hyper sonique, c'est le projet que j'ai proposé. Le modèle fonctionne et je veux continuer, en achetant une imprimante 3D afin de construire ça encore plus facilement. » Non seulement son système enrichit les connaissances et compétences en astronomie, mais il bénéficiera également à la recherche aérospatiale dans le développement des propulseurs d'objets qui quittent et réintègrent l'atmosphère. La finalité de tout cela ? « C'est le grand but du jeu : comprendre comment l'univers se fait. Expliquer les origines. Chacun par sa petite info contribue à ce que cela devienne plus clair... » Et par son parcours, ses travaux, son prix et sa médiatisation, elle contribue également à faire évoluer les mentalités, légitimant la place et le rôle des femmes dans les domaines et carrières scientifiques. « Quand on obtient un poste, il y a toujours une petite remarque sur « c'est parce que t'es une femme ». Mais non ! Quand on obtient une bonne note, il y a une remarque sur « c'est parce que t'es en jupe ». Mais non ! Si on me parle aujourd'hui, c'est parce que mon sujet est intéressant. Tout simplement ! » Voilà qui est bien répondu.

■ MARINE COMBE



QUE VALENT NOS VIES ?

12 novembre 2021. Britney est (presque) libérée de sa tutelle après 13 ans de mesure... Des années de combat à essayer, en vain, de faire entendre sa voix. Pas celle de « Baby one more time », « Toxic » ou « I'm a slave for you ». La sienne. Personnelle. Celle de sa condition de femme réduite, par son père notamment, à un produit commercial et capitaliste. Mais combien de Britney n'ont pas accès à cette médiatisation, entraînant le soutien de fans mais aussi de certains journalistes, et restent terrées dans la peur et le silence ? La parole, qu'elle s'exprime à travers l'oralité, l'écrit, les signes, les arts ou autre, est essentielle. Pour que nos existences soient reconnues et prises en compte. En tant que personnes sexisées, elle nous est confisquée. Et quand nous la prenons, il n'y a qu'à en voir la réception... Féminicides, impunité des violeurs, des agresseurs, personnes LGBTQ+ assassiné-e-s ou poussé-e-s au suicide, mépris des travailleur-euse-s du sexe, des personnes exilées, discours minorés, banalisés, coupés, sont autant de preuves du peu de crédit que l'on accorde à nos récits et à nos vies. Nous avons besoin de communiquer, d'être entendues, lues, crues, écoutées, acceptées, d'être visibles dans nos entières. Alors que les dominants – hommes, blancs, cisgenres, hétérosexuels, bourgeois, valides – passent leur temps à nous interrompre pour nous expliquer ce que nous vivons et comment nous le vivons, nous, les personnes sexisées avançons vers notre émancipation. Fin novembre, nous prendrons la rue pour dénoncer les violences sexistes et sexuelles et faire entendre nos voix. Mais là n'est pas notre seul biais de transmission et de partage de nos vécus et ressentis. Pour une meilleure prise en compte de nos existences, de nos paroles et de nos voies/voix possibles. Plurielles et multiples. Libres et puissantes.

MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF



BERGÈRES GUERRIÈRES, LA SÉRIE JEUNESSE QUI FAIT DU BIEN

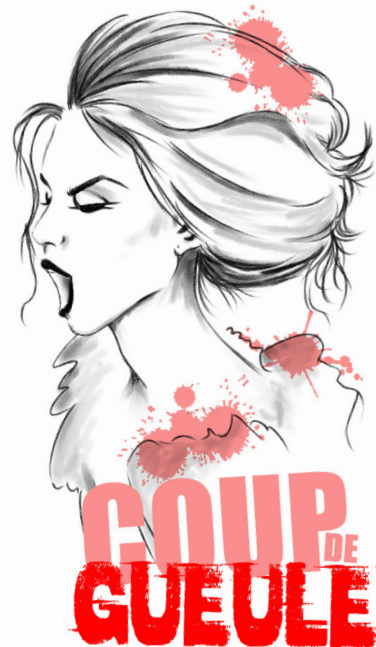
Quatre ans que l'on suit les aventures des *Bergères guerrières* ! Quatre ans qu'on est à cran les jours précédant la sortie annuelle de chaque tome de cette BD qui, ce 17 novembre 2021, a dévoilé sa suite et fin ! C'est un crève cœur de refermer le 4e volume d'une série si bien travaillée, aussi bien au niveau du scénario de Jonathan Garnier que des illustrations d'Amélie Fléchais, et si entraînante, mais quelle épopée nous avons vécu aux côtés de Molly, Barbe Noire, Liam, Sarah et de tou-te-s les autres ! On a adoré découvrir l'ordre des bergères guerrières, réservé aux filles et aux femmes, car ici, ce sont bel et bien les membres de la gent féminine qui défendent les troupeaux et le village. Il y a de l'action, de la magie, des histoires d'amitié, de sororité, d'absence et de deuil également. Au fil du récit, la BD aborde des thèmes centraux dans la société et la construction de chaque individu à travers des représentations qui manquaient cruellement dans la littérature jeunesse. On montre et exprime l'ambition, les doutes, les peurs, les jalousies, le courage, la complexité des relations familiales et le pouvoir de la confiance en soi et en l'autre et surtout de l'entraide. Avec beaucoup de naturel. Sans discours moralisateurs. On a le droit de se tromper. On a le droit d'être une fille et de se battre. D'être un garçon et de se rêver bergère guerrière. D'envier les capes portées par les membres de l'ordre. Ce qui prime, c'est le respect. De soi, des autres, de l'environnement. On se réjouit que l'Incroyable studio, à Nantes, et Vivement lundi !, à Rennes, en fassent une série animée !!!

I MARINE COMBE

DISTRIBUTION DE LA «BÉBÉ BOX» : DES CLAQUES SE PERDENT...

Enfin ! Le gouvernement s'intéresse au quatrième trimestre ! Celui qui survient après 9 mois de grossesse, de très longues semaines de « petits maux » (si je tenais l'abruti qui a osé faire intégrer ce terme...) et évidemment l'accouchement. Dans les médias, on commence – timidement – à parler du post partum, grâce aux témoignages des concernées. Et ça, le ministère de la Santé, il ne rate pas l'occasion de s'en saisir, et ça fait plaisir. Sans tarder, il passe à l'action et dès février 2022, il distribuera dans les maternités LA solution : la « bébé box ». Véritable révolution en forme de sac en bandoulière, contenant – accrochez-vous bien – une crème hydratante, rappelant à la nouvelle maman qu'elle n'en reste pas moins une femme, et une femme, on le sait, se doit de prendre soin d'elle ! Merci Olivier Véran de si bien connaître et comprendre LA femme. Et ce n'est pas tout ! Le gouvernement voit plus loin, plus grand ! Bien décidé à prendre soin des parents et du nouveau né, il entend sensibiliser les familles aux 1000 premiers jours de l'enfant, avec une turbulette, pour expliquer comment coucher le nourrisson afin d'en éviter le décès, un album, pour souligner l'importance de l'éveil artistique et culturel – et on sait à quel point le gouvernement trouve la culture essentielle – et un savon, pour promouvoir les produits naturels et alerter sur les perturbateurs endocriniens et les produits chimiques. Parce que là encore, on connaît l'engagement sans faille et sans limite du gouvernement en matière d'écologie... Mon bébé, bienvenu dans le joli monde de la communication, des lobbys et de l'hypocrisie.

I MARINE COMBE



SOMMAIRE

- La tête dans les étoiles - p.2
- Plaisir d'offrir - p.6
- SPM dans le potager - p.8
- Tattoo thérapie - p.12
- Bouge ta boîte - p.16
- Ondes féministes - p.18
- Dans le plumard - p.38
- BD engagées - p.40
- Chorale sorore - p.43
- Salope qui pue... - p.44
- Verdict - p.48
- YEGG & the city - p.50

LA RÉDACTION | NUMÉRO 94

YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS
EN UNE | LAURÈNE COÛTEUR

AFFICHE YEGG | ELLY OLDMAN

Soulager le SYNDROME PRÉMENSTRUEL grâce AUX PLANTES

Lentement – très lentement - se lève le tabou autour des règles. Partage d'expériences, témoignages des concerné-e-s, travail autour de l'accessibilité – financière, notamment – aux protections périodiques... Pourtant, subsistent des zones d'ombre, particulièrement autour de la diffusion d'informations concernant les douleurs pouvant survenir lors du cycle menstruel et les solutions alternatives à disposition.



« J'ai un syndrome prémenstruel très fort. Je me transforme, je le vis très fort. J'ai des règles douloureuses depuis mes 14 – 15 ans. », signale Hélène Brethes, coordinatrice de l'association Les Cols Verts Rennes, gérant le Potager des Cultures, micro-ferme urbaine installée dans le quartier du Blossne. Alors en août, à l'occasion des animations gratuites de l'été, elle en a profité pour programmer un atelier botanique autour des plantes médicinales et du cycle menstruel. « Je viens du milieu alternatif bio, dans le sud ouest. J'ai des amies qui avaient déjà animé ce type d'ateliers. Ma maman est naturopathe et m'a aidé, avec un herboriste, à préparer cette balade. C'est un sujet qui intéresse. Et d'ailleurs, ça a cartonné ! Nous avons dû refuser des personnes menstruées... », précise-t-elle.

LE SPM, C'EST QUOI ?

Seins sensibles, rétention d'eau, maux de tête, crampes abdominales, diarrhée ou constipation, insomnies mais aussi irritabilité, concentration en berne, anxiété sont, entre autres, des symptômes pouvant apparaître plusieurs jours avant les règles. Et sont vécus de manière différente selon les per-

sonnes. Pour celles souffrant du syndrome prémenstruel (SPM) - environ un tiers des personnes menstruées - ces atteintes, dont les causes sont encore mal connues (peu étudiées ?), peuvent être multiples, douloureuses et handicapantes au quotidien, aussi bien physiquement qu'émotionnellement. Pour un petit pourcentage d'entre elles, on parle même de trouble dysphorique prémenstruel lorsque les symptômes s'avèrent d'une intensité sévère. Malgré le rôle non négligeable que jouent les réseaux sociaux dans le partage des vécus et expériences, leurs témoignages sont encore trop souvent minimisés, banalisés, voire ignorés et méprisés par les professionnel-le-s de la santé qui, par conséquent, vont manquer à leur rôle d'information. « Les médecins commencent à en parler... Mais il y a eu un tel désert autour des menstruations ! Alors que ça concerne quand même la moitié de la population. En général, ce qui est prescrit par rapport aux règles douloureuses ou au SPM, c'est la pilule. Au cours de l'atelier, il y avait 3 participantes qui avaient eu la pilule avant même d'avoir une vie sexuelle. Comme si c'était un médicament... Sinon, on entend dire « C'est normal d'avoir mal, c'est ça



© CÉLIAN RAMIS

les règles ». Personnellement, 3 gynécos m'ont répondu que ça irait mieux en ayant des enfants. J'avais 15 ans !!! C'est aussi ça qui nous a motivé à organiser cette animation : parce qu'on nous dit qu'il n'y a pas de solution... », commente Hélène Brethes.

LES PLANTES À LA RESCOURSSE

Des solutions, il en existe. Pour soulager les différents maux liés au SPM et aux règles douloureuses. La consommation de plantes médicinales, ingérées en infusions ou en huiles végétales, ou bien appliquées en huiles essentielles, peut y contribuer. Ainsi, sur les 2000 hectares du Potager des Cultures, cultivées dans des bacs en raison des sols pollués du terrain, on trouve de multiples remèdes dont

les vertus varient, palliant alors les difficultés corporelles et psychologiques éprouvées en amont et lors des menstruations. L'achillée millefeuille aidera la fluidification du sang et la réduction des spasmes des voies urinaires et utérines, la vigne rouge favorisera la circulation sanguine permettant d'apaiser le syndrome des jambes lourdes, la menthe poivrée et la lavande auront des propriétés légèrement sédatives et des bienfaits sur le système nerveux, la camomille également, connue pour son effet calmant, et participera au bon déroulement de la digestion, le thym agira comme un désinfectant, un point fort surtout si on est sujet-te-s aux cystites et infections urinaires. Et ce ne sont là que quelques exemples délivrés par la coordinatrice des Cols Verts 35 qui signale : « Lors de l'atelier cet été, nous

« IL Y A EU UN TEL DÉSERT AUTOUR DES MENSTRUATIONS ! ALORS QUE ÇA CONCERNE QUAND MÊME LA MOITIÉ DE LA POPULATION. EN GÉNÉRAL, CE QUI EST PRESCRIT PAR RAPPORT AU SPM, C'EST LA PILULE. COMME SI C'ÉTAIT UN MÉDICAMENT... »



© CÉLIAN RAMIS

avons fait une présentation un peu en mode fiche botanique des plantes en lien avec le cycle menstruel. Nous avons ensuite fait une balade botanique pour repérer les plantes évoquées et on a terminé en fabriquant une tisane, composée de sauge (c'est un bon régulateur hormonal, qui aide aussi contre les bouffées de chaleur, notamment à la ménopause), camomille et achillée millefeuille pour apaiser le syndrome menstruel. »

VOLONTÉ D'INFORMER

Elle le dit et insiste : toutes les personnes menstruées ne ressentent pas les mêmes symptômes et ne nécessitent pas toutes les mêmes besoins et traitements. Il est essentiel d'identifier

les maux survenant lors du SPM, afin de pouvoir y répondre au mieux. « Tout va dépendre de comment on vit son syndrome prémenstruel. Personnellement, je n'ai pas une bonne circulation du sang, j'ai toujours à ce moment-là les jambes lourdes. Avec une préparation réalisée à partir d'eau végétale, je masse mes jambes. On peut aussi se masser les reins quelques jours avant les règles, le bas du ventre aussi, au niveau des ovaires avec des huiles végétales ou encore disposer une bouillote pour détendre cette partie du corps. Quand on sait que les règles vont arriver dans une semaine, on boit intensivement des tisanes, on peut aussi faire des cures à chaque changement de saison. Vraiment, tout dépend de la personne et de ce qu'elle

« LA MAJORITÉ DES GENS N'EN ONT PAS ENTENDU PARLER À L'ÉCOLE OU À LA MAISON. IL FAUT SAVOIR QUE NON, CE N'EST PAS NORMAL D'AVOIR MAL AVANT OU PENDANT LES RÈGLES ET QUE LES HORMONES JOUENT UN RÔLE DANS LE CYCLE MENSTRUEL. »

ressent ! », dit-elle. D'où l'importance de briser le tabou autour des menstruations et de faire circuler les informations. Car ici, pas question de remplacer la médecine et les médicaments : « On donne simplement des informations et astuces pour adoucir le syndrome prémenstruel. Il n'y a pas de miracle, ça ne va pas marcher du jour au lendemain. Surtout si on n'est pas assidu-e-s. L'utilisation des plantes peut marcher sur certaines personnes menstruées et pas sur d'autres. »

Dans tous les cas, la clé, pour Hélène Brethes, c'est la diffusion et la transmission des savoirs. Celle qui manque fortement dans l'éducation des enfants et adolescent-e-s de manière générale. « On se rend compte que la majorité des gens n'en ont pas entendu parler à l'école ou à la maison. Je me rappelle, plus jeune, que j'étais un peu mal à l'aise d'en parler à ma mère... Mais il faut savoir que non, ce n'est pas normal d'avoir mal avant ou pendant ses règles et que les hormones jouent un rôle dans le cycle menstruel. Se dire aussi que ouais quand tu as les seins qui tirent, que tu as mal à la tête, que tu as des diarrhées, des cystites, c'est ok d'être

énervé-e et/ou déprimé-e, tu as le droit. », souligne Hélène Brethes.

Informé, c'est la volonté première de cet atelier que l'association souhaite proposer à nouveau dans les mois à venir. À destination des ados, des personnes menstruées mais aussi des personnes ménopausées. « Il n'y a pas de jugement. On veut donner des infos sur ce qui existe, ce que ça peut faire sur le corps et le mental, combien ça coûte, etc. Car dans le commerce, les produits sont vendus assez chers alors que ce sont des plantes que l'on trouve dans la nature. On peut en mettre sur son balcon ! », conclut la coordinatrice.

MARINE COMBE



TATOUAGES

VERS LA RECONSTRUCTION DU CORPS ET DE L'ESPRIT

Solidarité - En août 2019, Marie Disserbo et Marie Charuel fondent les Marie Rose. Aujourd'hui, un salon de tatouage solidaire et thérapeutique, accessible à tou-te-s, il a pour vocation de devenir demain un tiers-lieu safe d'accompagnement pluridisciplinaire post-traumatique.

« Cette journée-là, j'ai fait 3 tatouages. Les dates de naissance en braille de mes trois enfants sur le poignet, un cœur pour mon conjoint sur le talon et une phrase « nec plane eadem nec plane altera » - « ni tout à fait la même ni tout à fait une autre » - pour moi sur la colonne vertébrale. » Cette journée-là, Emilie Lebrun, 38 ans, l'a passée au salon des Marie Rose, à Rennes. Parce qu'elle a combattu le cancer du sein et qu'elle a entendu parler de l'association, dont elle a immédiatement apprécié le projet : « J'avais déjà l'idée d'un tatouage avant de les contacter. Leur projet m'a plu. Le fait de pouvoir contribuer

financièrement par ce biais à aider d'autres personnes m'a emballée. » Et puis, c'est pour elle une avancée, « une autre étape dans la reconstruction. » Emilie le formule : « Les tatouages m'aident à me réapproprier mon corps après l'épreuve de la maladie. » Une vraie démarche de reconstruction qui fait du bien, conclut-elle.

ENCRER, RESPIRER, PARTICIPER

Point majeur des Marie Rose, c'est bien un lieu d'accueil, d'écoute et d'accompagnement que le duo fondateur propose. Quand Marie Charuel rencontre Marie Disserbo,

elles sont toutes les deux à un tournant important de leurs existences. La première est en pleine reconversion professionnelle, avec la volonté forte d'être tatoueuse, et la seconde, est récemment guérie d'un cancer du sein et réfléchit à l'idée d'un lieu non médicalisé. « Je venais de perdre ma mère, décédée de la maladie de Charcot, et j'avais lu un fabuleux article dans Causette sur le tatouage réel. Je voulais du sens ! Devenir tatoueuse

pour aider les gens à se reconstruire après la maladie. », souligne Marie Charuel, alias James Blonde.

Ainsi, en 2019, elles fondent leur structure d'accompagnement post traumatique, tout d'abord sous la forme d'un salon de tatouage solidaire et thérapeutique, inclusif, ouvert à tou-te-s. « Tout le monde peut venir. Que ce soit pour un besoin thérapeutique ou esthétique. Une partie du prix est

reversé dans un pot commun, ce qui permet de financer des tatouages pour des personnes qui n'en ont pas les moyens. », ajoute-t-elle. Pour la suite, les Marie Rose sont actuellement à la recherche d'un nouveau local. Elles souhaitent développer leur projet dans un espace

plus grand, afin d'y accueillir un panel d'activités pluridisciplinaires, dédiées à la diffusion d'informations mais pas uniquement : « Il y a un vrai trou dans la raquette dans les parcours de soin. Quand on est guéri-e-s physiquement, ce n'est pas forcément la fin.

**« C'est une forme de résilience.
Modifier son corps pour l'enjoliver
ou le faire différent de ce qu'il a été. »**



© CÉLIAN RAMIS

Psychologiquement, on en est où ? Surtout que les traumatismes sont divers et variés. On souhaite créer un lieu, toujours non médicalisé, qui permette de trouver un max d'infos mais aussi une écoute et un accueil particulier. Avoir un panel de professionnel-le-s, composé d'avocat-e, diététicien-ne, psychologue, sophrologue, sexologue, et des pratiques qui peuvent apporter des réponses à des traumatismes spécifiques. »

A travers le tatouage notamment mais aussi un centre de ressources, « peut-être aussi une friperie solidaire avec des vêtements non genrés et un lieu de vie ouvert à tout le monde encore une fois, dans lequel on pourrait organiser des événements, des conférences, etc. » Il est toujours

possible de les soutenir et de les aider via une campagne de financement participatif.

DES PARCOURS MULTIPLES ET PLURIELS

Deuil, maladies, accidents, grossesse extra-utérines, fausses couches, kyste enflammé, handicap dû à un traumatisme crânien non traité dans les temps, violences verbales, transition de genre, cicatrices, volonté de participer au projet... Nombreuses sont les raisons qui amènent les personnes à pousser la porte des Marie Rose. « Le tatouage est un acte qui permet de décider d'être maître de son corps. Reprendre l'emprise sur son corps, ça revient quasiment à chaque fois dans les discussions. Car pour beaucoup, ils et elles ont subi des drames qui sont vécus comme imposés,

puisque la personne n'a pas le contrôle dessus. On parle bien de subir des violences, subir la maladie, subir un accident. », commente la tatoueuse qui dans son quotidien rencontre tous les cas de figure. Pas de parcours type. Que des histoires de vie personnelles portées et ressenties de manière singulière. Qui donnent lieu à des dessins uniques, symbolisant ou non l'expérience de la personne.

« Une femme malgache, adoptée à 14 mois, cherche à retrouver ses parents biologiques. Elle est venue pour se faire tatouer l'île de Madagascar. Une femme est venue pour une grossesse extra-utérine, elle a souhaité une étoile dans le bas du dos, au même niveau que l'utérus. Chaque personne est différente et chaque dessin

aussi. », signale Marie. Elle le dit : il n'y a pas de règle dans le chemin de la reconstruction qui demeure propre à chacun-e. « Une femme a fait une fausse couche et est venue ici une semaine après. Une autre qui a eu un accident de cheval est venue des années après. Encore une autre, deux mois après le décès de son frère. Chacun-e fait son chemin différemment. », précise-t-elle.

UNE ÉTAPE LIBÉRATRICE

Le tatouage, tel que le pratique James Blonde, peut s'avérer comme une étape importante vers l'apaisement moral, vers la sérénité d'un corps meurtri à un moment donné. Sans oublier le pouvoir d'une écoute bienveillante et non jugeante. Ce dont témoigne Emilie Lebrun : « Le contact avec Marie

a été super dès les premiers échanges. Les temps passés en sa compagnie sont un réel plaisir. On se sent libre de poser les questions, de se livrer, on est en confiance. »

Avoir le choix. De parler ou pas. D'expliquer leurs motivations ou non. Chacun-e est libre de livrer son récit ou de le garder pour soi. « C'est déjà une grosse étape d'être parvenue à nous contacter. J'estime que c'est bénéfique de parler mais chacun-e l'entend comme il ou elle peut. Nous, on propose une oreille attentive et un espace safe. Chaque personne est libre de parler ou pas. On respecte. », confie Marie Charuel. Faire en fonction des besoins. Un terme qui revient régulièrement dans les propos et les échanges. Des besoins qui peuvent être psychologiques

et/ou physiques. De reprendre la main sur son corps. De ne plus subir ce qui fait le trauma. « C'est une forme de catharsis. De résilience. Modifier son corps pour l'enjoliver ou le faire différent de ce qu'il a été. Le corps qui vieillit, le corps qu'on vient marquer... Il s'agit vraiment de la vie du corps ! », se passionne la co-fondatrice des Marie Rose.

Que l'on vienne pour raison thérapeutique ou esthétique, Marie Charuel y voit là une vraie affirmation de la personne vis-à-vis de son corps : « C'est un acte puissant, de s'encrenir le corps pour se le réapproprier ! Dans cette vie qui est la notre, le corps est exposé à tout va et en même temps, il est tabou. C'est hyper politique selon moi de dire « Mon corps m'appartient ! » !!! »

■ MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

Les ROAZHON'ELLES

CERCLE RENNAIS DU RÉSEAU BOUGE TA BOITE

L'empouvoirement des femmes par les femmes elles-mêmes, c'est un des objectifs des réseaux non mixtes visant à promouvoir l'entrepreneuriat. Carine Even (en photo ci-contre), Cindy Beaulieu et Virginie Pretet, toutes les trois cheffes d'entreprise, font partie d'un des cercles Bouge ta boîte.



Qu'est-ce que Bouge ta boîte ?

C'est un réseau national organisé en cercles composés exclusivement de femmes entrepreneures aux métiers différents (pas de concurrence). L'idée, c'est de développer notre business, en passant par de la recommandation, de la montée en compétences, du partage d'expériences, du brainstorming sur des problématiques, la recherche de solutions en collectif, etc. La créatrice, Marie Eloy, avait constaté que dans les cercles mixtes, les femmes étaient peu représentées et surtout, elles n'avaient pas forcément toujours l'aisance et l'assurance (syndrome de l'imposteur) pour exprimer leurs idées et ce qu'elles vivaient. Et les réseaux, en général, c'est soit tôt le matin, soit tard le soir, alors que là, c'est le midi. Attention, ce sont bien des réunions de travail. On ne déjeune pas pendant nos rencontres. On se réunit une fois tous les 15 jours.

Qu'est-ce qui vous a fait intégrer ce cercle ?

Quand j'ai rejoint Bouge ta boîte, ça ne faisait pas très longtemps que j'étais installée et ça m'a permis vraiment de m'asseoir dans ma posture d'entrepreneure, de gagner en confiance. Clairement. Et en compétences. Et ça l'a fait je pense parce que c'est un cercle de femmes. Dans le démarrage de mon activité, ça m'a beaucoup aidé. C'est ça, les Roazhon'elles, ça permet de développer notre business et de travailler notre posture de cheffe d'entreprise. (Virginie) J'ai eu la chance de connaître deux bougeuses qui m'ont gentiment invitée à un Bouge Up pour que je découvre le cercle et là j'ai eu l'effet Waoh : « *Ce sont des femmes cheffes d'entreprise qui sont là pour développer leur business, elles ont du charisme, elles sont dynamiques, hyper intéressantes, hyper organisées* » Ça a répondu à toutes mes attentes.

La difficulté pour les femmes à avouer de l'ambition ou l'envie de développer son activité, son chiffre d'affaires et bien vivre de son activité, vous en parlez entre vous ?

Oui ! C'est vraiment quelque chose qui n'est pas du tout tabou au sein des Roazhon'elles, avec certaines bougeuses qui ont plus de facilité à en parler que d'autres. Et c'est là aussi que le cercle a toute son importance. Si des femmes ont des difficultés à parler de ça de manière simple et sereine, les autres bougeuses sont là pour les amener vers ce côté business qui n'est pas un gros mot. Oui, on a le droit de bien gagner sa vie ! Oui, on a le droit de vouloir développer son entreprise ! Et surtout, on a le droit d'en être fière ! Et les bougeuses sont là pour tirer celles qui ont plus de difficultés vers le haut pour en parler. On voit d'ailleurs sur le temps qu'il y a une réelle évolution.

■ MARINE COMBE

* MANIFESTONS *

25 novembre, journée internationale de lutte contre les violences à l'égard des personnes sexisées. Nous Toutes 35 organise deux journées de mobilisation. Le 25 novembre, rendez-vous est donné à 18h pour une marche aux flambeaux, en hommage aux victimes de féminicides, aux personnes trans et travailleur-euse-s du sexe assassiné-e-s et suicidé-e-s, suivie de la projection du film *Empower* et d'un échange avec l'association Les pétroleuses, au 4 bis. Le 27 novembre, rendez-vous est donné à 14h aux arrêts Kennedy, Joliot-Curie et Henri Fréville pour des cortèges menant à Charles de Gaulle dont partira la manifestation à 15h.

→ EN CHIFFRE ←

• **20 novembre** : la Journée du souvenir trans commémore les personnes trans, assassinées ou poussées au suicide en raison de la transphobie.

• **#3novembre9h22**, les femmes arrêtent d'être payées, symbolisant l'ampleur des inégalités salariales.

.....

→ À FAIRE ←

Fin des 3 ans du projet européen « Accelerating Women's Enterprise », auquel a participé Entreprendre au Féminin Bretagne. Du 29 novembre au 2 décembre, a lieu en ligne la conférence bilan.

* PROGRAMMES *

Chaque année, associations et structures féministes et militantes rennaises organisent expositions, spectacles, conférences, parcours, débats et projections autour des violences sexistes et sexuelles. Nombreuses sont les propositions rassemblées par la Ville de Rennes à découvrir jusqu'au 5 décembre, auxquels s'ajoutent celles du temps Pluri'elles, jusqu'au 25 novembre, au centre social Carrefour 18. En parallèle, le Festival des Solidarités explorent également des thématiques liées aux inégalités de sexe et de genre, notamment en matière d'accès à la santé et de respect du corps des femmes, jusqu'au 28 novembre à la MIR.

SUIVEZ-NOUS

SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

ET PARTAGEZ NOS ACTUALITÉS !

magazine_yegg
sur



Yegg Mag Rennes
sur



@Yeggmag
sur



Paroles libres (PODCAST) et puissantes

Prendre la parole. Exprimer sa pensée. Faire entendre sa voix. Parce que « *nos silences ne nous protégeront pas* », comme le rappelait Audre Lorde, il est urgent pour les personnes sexisées comme pour toutes les personnes stigmatisées, marginalisées, décrédibilisées et invisibilisées (personnes handicapées, LGBTIQ+, racisées, exilées...) d'investir les espaces du dire. Pour se raconter, témoigner des vécus et partager les savoirs et expériences. Le podcast semble, ces dernières années, ouvrir la voie aux paroles silencieuses jusqu'alors.



PAR MARINE COMBE
PHOTOGRAPHIES DE CÉLIAN RAMIS

ILLUSTRATIONS DE : SAM
BIBICHE ZÈDE
BLANDINE

Témoignages de l'intime

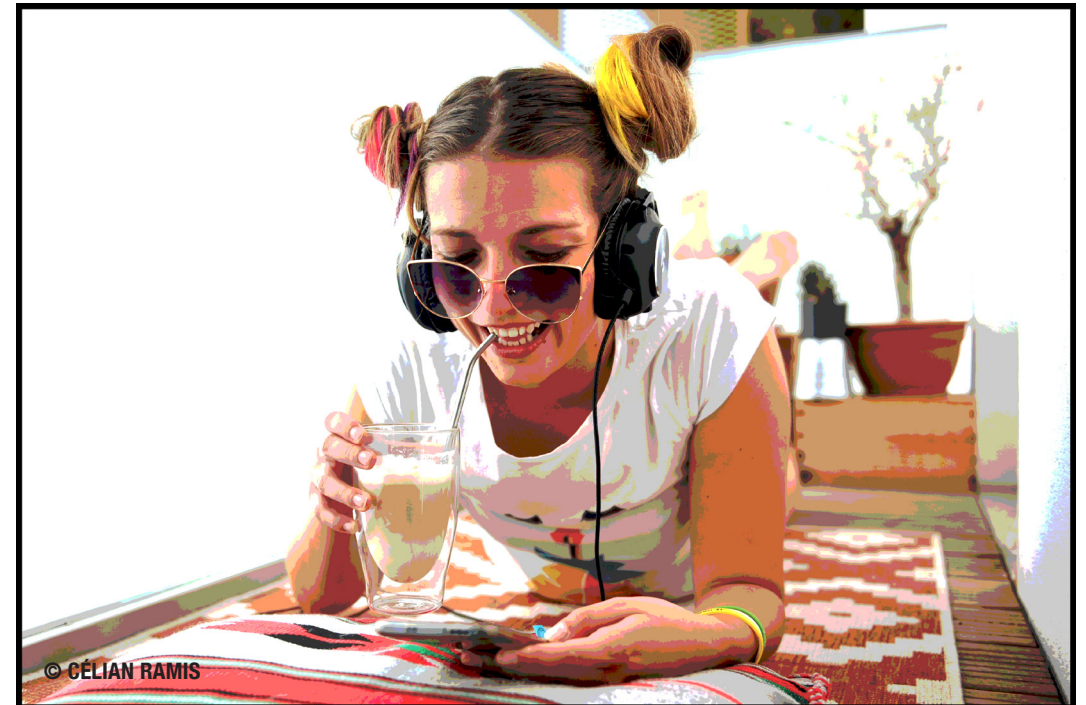
FORCE du collectif

Le mouvement #MeToo a mis en exergue non pas la libération de la parole des femmes mais la question de la diffusion de celle-ci. Enjeu majeur des féminismes, il est essentiel et urgent de déconfiner les récits massifs des personnes sexisées pour comprendre et combattre l'oppression patriarcale qui sévit encore dans nos sociétés actuelles. Alors que les réseaux sociaux jouent un rôle prépondérant dans la propagation des messages militants, les podcasts féministes se multiplient eux aussi en parallèle, marquant les esprits de par la multitude de voix qui s'élèvent et occupent l'espace audio, le temps nécessaire pour raconter un bout d'intimité d'une vie minorée par le poids du stigmatisme et de la norme. Pour se raconter sans entrave.

Si dès la petite enfance, on se concentre davantage sur le développement du langage du côté des filles, en grandissant la parole leur est pourtant très rapidement confisquée. L'attention que l'on portera à leurs propos sera moindre que celle que l'on accordera aux garçons tout d'abord, puis aux hommes qui occuperont avec aisance les lieux de pouvoir et de décision. « La privation de la parole commence très tôt. Filles et garçons ne sont pas sollicité-e-s pour les mêmes choses. Chez les filles, on va mobi-

liser les savoirs et les connaissances, alors que les garçons, on va les inviter à comprendre et à produire. Et on va plus leur donner la parole. Il y a vraiment une symbolique autour de la voix. », signale Suzanne Jolys, formatrice égalité filles-garçons et co-fondatrice du podcast *Les envoiées contées*.

Les filles, on les dit « pipelettes », « bavardes », « commères », on leur coupe davantage la parole dès l'école maternelle, comme le souligne Manuela Spinelli, co-fondatrice de l'association



Parents & Féministes et co-autrice avec Amandine Hancewicz du livre *Éduquer sans préjugés*. Dès la naissance, on différencie les tonalités des voix, comme le montre une étude sur les pleurs des bébés : « Des adultes écoutent des pleurs et attribuent déjà une tonalité différente : les voix les plus graves aux garçons et les plus aiguës aux filles. Comme on a le stéréotype des garçons qui ne pleurent pas et des filles qui sont capricieuses, on tend à surestimer les pleurs des garçons et moins ceux des filles. » Celles-ci seront assignées à la discrétion et l'espace privé là où ceux-ci seront encouragés dans leurs ambitions (et ça fait du bruit l'ambition !) et l'espace public.

MANQUE DE LÉGITIMITÉ ?

71% des femmes déclarent s'autocensurer régulièrement en réunion, par peur de dire une bêtise. Ce chiffre, c'est l'enquête des Nouvelles Oratrices, réalisée en 2020 auprès de 702 répondantes, qui nous le révèle. Fanny Dufour, à la tête de la structure dédiée à la prise de paroles des femmes en milieu professionnel, y voit là le fruit d'une construction sociale genrée

visant à faire croire aux femmes qu'elles ne sont pas légitimes à s'exprimer et qu'elles n'ont rien d'intéressant à raconter. Et c'est bien ce que l'on perçoit dans de nombreux films. En 2016, le site Polygraph réalise une étude sur le sexisme dans le 7e art et passe 4 000 films au crible du test de Bechdel-Wallace. Pour le réussir, il faut que l'œuvre réunisse les critères suivants : qu'il y ait au moins deux personnages féminins (et que ceux-ci portent un nom), que ces deux personnages aient au moins une discussion et que cette discussion concerne un autre sujet qu'un homme. Résultat : 40% des films ont échoué !

En parallèle, les autres disciplines artistiques n'excellent pas non plus dans la parité et la représentation des femmes. Quand les artistes prennent la parole sur scène, au théâtre ou en musique par exemple, ce sont là encore majoritairement des hommes (blancs, valides, hétéros, cisgenres...). Ce qui laisse présager une certaine vision du monde, dont l'autre moitié de l'humanité se trouve écartée. Autre scène principalement foulée par la gent masculine : celle des Tedx, qui dans de nombreuses villes du monde entier accueille des conférences au for-



© CÉLIAN RAMIS

mat court sur des sujets de société. Fanny Dufour a présidé durant 3 ans l'événement rennais et constate que les femmes peinent à accepter leurs invitations : « Deux fois sur trois, c'est un refus ou une prise de décision assez longue. » Ou alors « elle nous renvoie vers un homme à poste équivalent », précise Emma Callus, directrice de projet au sein de l'agence Brightness - qui organise les TedxParis - lors d'une interview à *Cosmopolitan*. De leur côté, les hommes saisissent quasiment tous l'opportunité offerte, allant même jusqu'à solliciter la structure (rennaise) « pour dire qu'ils peuvent venir parler d'un sujet, sans même avoir de sujet précis. »

OBTEINIR LA PAROLE ET LA GARDER

Manque de confiance et sentiment d'illégitimité accompagnent au quotidien la plupart des femmes dans leur prise de parole, dont elles remettent en doute leur capacité à y parvenir. Parce que partout les exemples d'expression coupée en plein vol ou moquée sont légion. « Des études américaines montrent qu'on coupe la parole aux femmes en moyenne 2,6 fois par tranche de 3 minutes, alors qu'on ne coupe la parole aux hommes qu'une fois par tranche de 3 minutes. », ajoute la fondatrice des Nouvelles Oratrices. Le fait d'être interrompue par un homme porte un nom : le manterrupting. Cette coupure brutale de la parole des femmes, on s'y confronte fréquemment dans le milieu profes-

sionnel, la politique et les médias. Souvent des domaines dans lesquels les personnes sexisées sont sous-représentées.

En 2019, l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) a d'ailleurs analysé 700 000 heures de programmes radio et télé, donnant lieu à une conclusion édifiante, mais malheureusement peu surprenante : les femmes parlent deux fois moins longtemps que les hommes. À la télévision, les prises de paroles des femmes représentent moins d'un tiers du temps de parole total (32,7%) et leurs voix portent encore moins à la radio où celui-ci n'est que de 31,2%, nous informe un article du *Point*, précisant que ce sont sur Téva et Chérie 25 - chaînes destinées aux femmes - qu'elles ont le plus la parole. Globalement, les dirigeants sont des hommes, les experts sont des hommes, les orateurs sont des hommes, les réalisateurs sont des hommes, les historiens sont des hommes, les artistes sont des hommes... Ce sont donc les hommes qui partagent leurs visions du monde et leurs réflexions concernant tous les pans de la société. Et même quand on parle de féminisme, ce sont des hommes qui sont invités à débattre. Idem quand on parle de la PMA, ce sont des hommes, hétéros et cisgenres, qui participent à la prise de décision sur l'ouverture ou non de cette assistance médicale aux femmes célibataires, couples lesbiens et personnes trans. Un scandale.

PRENDRE LA PAROLE

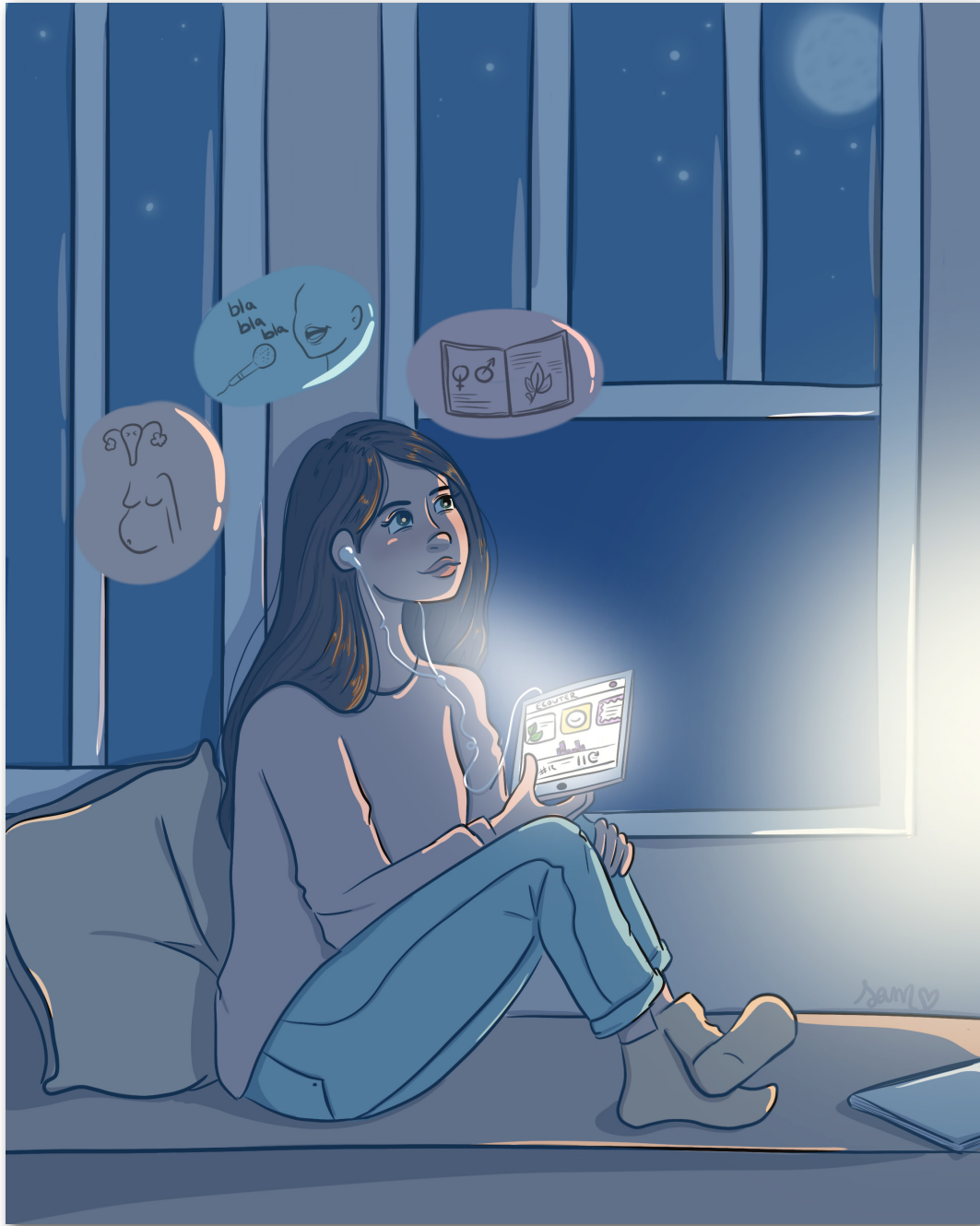
Le podcast, de par son accessibilité en matière de technique et de diffusion et de par son format libre, s'avère être un outil incontournable des luttes féministes, et plus largement militantes. Et c'est Grace Ly, co-fondatrice et co-animatrice avec Rokhaya Diallo du podcast *Kiffe ta race*, diffusé sur Binge Audio toutes les deux semaines, qui nous oriente dans cette piste de réflexion inspirante : « Le podcast permet l'expression des personnes qui n'avaient avant ça pas accès aux médias. Dans un podcast, on peut s'exprimer librement, de manière ininterrompue. Avec respect et dans le respect des autres. Dans la liberté d'expression, la question du respect est fondamentale. Rendre leur dignité aux personnes minorées est au cœur des projets de lutte. » Leur concept : déconstruire à travers leurs témoignages personnels et les entretiens qu'elles mènent avec leurs invité-e-s les stéréotypes liés à la race sociologique - c'est-à-dire la

race découlant d'une construction sociale liée à un système raciste et colonialiste - décryptés et analysés à l'intersection du sexe, du genre, du handicap, du milieu social, de l'orientation sexuelle et affective, de l'âge, de l'origine réelle ou supposée, etc.

Au départ, le duo l'avait proposé à des chaînes de télévision. Toutes ont décliné la proposition. Trop peu d'intérêt, visiblement... Et pourtant, 4 saisons plus tard, le podcast trouve encore et toujours son audience, renouvelant ses sujets et expert-e-s avec justesse, humour et impact. « Rétrospectivement, on s'est dit que c'était pas plus mal qu'on soit en audio. Faire entendre la voix des personnes minorées est un autre moyen de prendre l'espace. Et je pense finalement que le fait qu'on ne voit pas nos visages empêche les gens de projeter leurs visions stéréotypées sur nous et sur nos invité-e-s. », souligne Grace Ly.



© CÉLIAN RAMIS



BRISER LE SILENCE

« On choisit un art de la parole mais ce qu'on apprend, c'est à se taire. » Coline Lepage a 21 ans. Ancienne élève du cours Florent, elle témoigne dans le journal *Le Monde* des violences sexistes et sexuelles subies dans le milieu du théâtre, qui depuis quelques mois a son #Me-

TooThéâtre. Il ne fait pas exception. Comme dans tous les domaines, des femmes y sont victimes d'harcèlement moral et sexuel, d'agressions sexuelles et de viols. Et en la matière, elles sont contraintes au silence. Par peur de ne pas être crues. Par peur d'être (encore plus) humiliées. Par peur des représailles.

Alors qu'elle est seule en vacances, Florence Dell'Aiera, familiarisée avec le podcast pour avoir failli en animer un pour les éditions Albin Michel où elle travaillait à l'époque, réfléchit à un sujet dont elle pourrait parler : « *Sur quoi je peux prendre la voix et la porter ? Forcément, sur un sujet que je maîtrise : ma résilience, face aux violences sexuelles en l'occurrence. Raconter comment je m'en suis sortie. Pour donner de l'espoir aux femmes et aux hommes qui vivent elles et eux aussi l'inceste.* » Pas de tabou pour elle qui livre son histoire personnelle au fil des épisodes de *Restez dans le flow* et réalise des entretiens intimes et combattants dans *Avec Flow*, à écouter sur son site et/ou sur Apple Podcasts.

« Vers 20-25 ans, j'étais dans la haine de mon grand-père et je me suis laissée aller à cette haine. Ça fait parti du processus de reconstruction. Et puis un jour, j'ai constaté que je ne ressentais plus cette émotion. Mon silence n'a pas duré tant que ça car vers 17-18 ans, j'avais prévenu la famille. En société, j'abordais de temps en temps le sujet mais c'était, pour certaines personnes, inentendable. J'avais peur de banaliser ce qui s'était passé et pour les gens, c'était trop dur à entendre. Ce silence se rajoute aux millions d'autres silences. », explique-t-elle. Florence le dit : son combat contre le silence a d'abord commencé vis-à-vis d'elle-même. Aujourd'hui, elle n'est plus dans la survie et espère que son témoignage et les expériences réalisées au cours des 20 dernières années pourront aider d'autres personnes en situation post-traumatique et éclairer les personnes non concernées directement sur ce sujet.

LA TRANSMISSION DES CONCERNÉES

Dans la création et l'animation d'un podcast, il y a la volonté de transmettre, d'informer, de partager. C'est ce que l'on ressent avec Alice Dupuis, Camille Pineau et Sophie Baconin. La première parle de l'endométriose, la seconde des stéréotypes de genre et la troisième de la période post accouchement. Toutes les trois abordent la solitude vécue face au manque d'information. Le sentiment d'être seule à vivre telle ou telle situation. Le sentiment finalement de ne pas être

normale. En réaction, et pour pallier à ce défaut de communication autour des sujets impactant (négativement) principalement les femmes, elles ont décidé d'agir. Via la prise de parole. Face à leurs micros, dans l'intimité de leur salon ou de leur chambre, et/ou à la rencontre – en présentiel ou en visio – d'expertes professionnelles et du quotidien, leurs voix résonnent dans l'objectif de déconstruire les idées reçues et échanger autour de leurs savoirs, aussi bien théoriques qu'empiriques.

« Quand j'ai commencé, j'étais en colère parce que les professionnel-le-s de la santé n'ont pas les mêmes infos et c'est toujours à nous de chercher. C'est notre santé qui est en jeu ! Il faut en parler. Je voulais créer une communauté autour de l'endométriose mais pas sur Instagram ou sur Twitter. En plus du podcast, j'ai créé un compte Outlook pour que les femmes envoient leurs messages et leurs témoignages. Pour que ce soit encore plus intime. », déclare Alice Dupuis, créatrice du podcast *Nos douleurs, endométriose*, diffusé sur Podcast Addict.

Diagnostiquée il y a 2 ans d'une endométriose profonde et douloureuse, elle a cherché à s'entourer de plusieurs praticien-ne-s, a farfouillé pour trouver son réseau, a déniché des conseils et des structures compétentes dans le suivi et l'accompagnement de cette maladie qui touche actuellement 1 femme sur 10 et met en moyenne 7 ans à être diagnostiquée, en raison de la faible information des concernées et des professionnel-le-s de la santé. « Tout le monde n'a pas les mêmes ressources, financières, morales et autres. Le monde médical, je le connaissais déjà et je le connais plutôt bien. Peut-être qu'une fille tombera dessus en Bretagne ou à l'autre bout de la France ! Elle pourra alors se dire qu'il y a des choses à faire ! », espère-t-elle, toujours animée par la colère face au silence général : « On n'en parle pas ! C'est un prisme qui reflète ce que vit la femme malade, la personne qui a un utérus, des règles, etc. J'ai une amie qui est malheureuse à cause de ses règles et personne ne l'écoute ! Plein de femmes me parlent de leurs règles. Les douleurs, les hormones, etc. on n'en parle pas ! Pas même à l'école. On a affreusement besoin d'infos à ce sujet ! »



ROMPRE L'ISOLEMENT

Même ressenti du côté de Sophie Baconin, anciennement journaliste pour la presse écrite, qui a lancé le podcast *Le quatrième trimestre*, dont les épisodes sont à écouter sur son site éponyme et/ou sur Soundcloud. « En 2016-2017, j'ai commencé à m'intéresser aux podcasts. Notamment avec *La Poudre* (Nouvelles Ecoutes, Lauren Bastide, ndlr). Je n'avais pas conscience qu'il y avait si peu de femmes interviewées dans les médias. Les membres du collectif *Prenons la Une* sont très actives sur ces questions, puis ensuite est né *Paye ton journal*. J'ai témoigné plusieurs fois sur le sexisme dans les médias. J'en avais marre de tout ce système, j'avais envie de lancer un podcast. », resitue-t-elle.

Comme pour Florence Dell'Aiera et pour Alice Dupuis, elle puise l'inspiration dans un sujet qu'elle connaît bien, pour l'avoir expérimenté et s'être confrontée au mur du silence : la grossesse, l'accouchement et ce qui le suit, ce fameux quatrième trimestre dont on ne parle jamais. « J'étais hyper renseignée sur mon bébé pendant la grossesse mais pas du tout sur moi. Pour moi, l'accouchement était l'étape ultime.

Mon corps en a pris un sacré coup. J'avais des questions mais pas de réponses. Il fallait que j'aille les chercher moi-même. Lors du post partum, je me suis sentie très seule. J'ai fait des rencontres et j'ai réalisé que plein de sujets étaient passés sous silence. La santé mentale, on n'en parle pas en France. Mais alors quand en plus il s'agit des femmes et qu'en plus il s'agit des mères... On a toutes une histoire à raconter ! », s'exclame-t-elle.

La sexualité par exemple figure parmi les sujets non évoqués au regard de la grossesse et du post accouchement : « Il peut y avoir plein d'enjeux à ce niveau-là. On n'ose pas forcément en parler mais on a toutes des choses à dire. La sexualité est centrale dans nos vies. Mais ça peut être super difficile d'en parler, à cause de la gêne et de la honte. Comme on est toujours dans la performance dans ce domaine... Alors que ce n'est pas grave si on n'a pas de libido ou si on a peur. Il n'y a pas de normes car chaque personne est différente. Et c'est ça qui est chouette avec le concept du podcast : la possibilité d'avoir des points de vue illimités.

Personne ne vit la même chose mais les vécus peuvent faire écho à d'autres dans la manière de se raconter. »

Rompre le silence pour briser l'isolement et le sentiment de solitude. Faire émerger la multitude des parcours, des problématiques, des discours et des alternatives pour faire prendre conscience que le nœud du problème ne vient pas de la personne – qui souvent culpabilise et angoisse de honte – mais bien d'un système patriarcal sexiste (raciste, handiphobe, LGBTI-phobe, classiste, grossophobe, etc.).

DÉCRYPTER LES STÉRÉOTYPES

Et ça, Camille Pineau entend bien avec son podcast *Célestor*, diffusé sur Anchor (by Spotify), « détricoter les stéréotypes de genre, interroger leur histoire, leur impact et ce qu'on pourrait y changer » en interviewant « les gens qui agissent au quotidien. » Parce qu'elle et son compagnon ont été frappé-e-s durant la grossesse des attentes qui pesaient déjà sur leur futur enfant et se sont senti-e-s isolé-e-s de leurs

proches « qui avaient l'impression qu'on faisait front contre les petites robes, etc. », le couple a souhaité proposer une alternative aux clichés genrés. « On s'est positionnés comme apprenant-e-s en recevant des personnes impliquées de manière professionnelle ou non dans la lutte des clichés, dans la lutte pour l'égalité. », souligne-t-elle.

En cette rentrée, elle reprend le projet en solo, « en tant que mère et belle-mère féministe en apprentissage ». Pour Camille Pineau, l'important, c'est de faire du lien, de discuter et de partager les échanges « car tout le monde n'a pas forcément toujours accès à des ressources ni aux mêmes ressources. » Au culot, comme elle le dit, elle contacte des personnes qu'elle aimerait inviter dans son podcast et ça fonctionne : « Peu de personnes refusent de raconter leur histoire. » Elle pointe toutefois le manque de diversité proposée dans la première saison et souhaite élargir son champ d'action. « Je suis une femme cisgenre hétéro et pour l'instant, je suis restée sur la femme blanche qui va interroger une autre femme blanche. Je veux sortir



de ce que je connais pour donner la parole à toutes. De manière générale, on n'offre pas beaucoup la parole aux femmes, encore moins aux femmes racisées. Le podcast propose l'ouverture d'un espace de parole hyper grand et vaste ! », s'enthousiasme-t-elle. D'autant plus quand elle aborde la question du partage : « Avoir à transmettre, c'est chouette ! Savoir qu'on est actrice du changement et qu'on aide des personnes, c'est super ! Faire un podcast, c'est devenir passeuse d'histoires ! »

PROPOSER D'AUTRES RÉCITS

Passeuse d'histoires différentes (de la norme prônée dans les médias, les publicités, les arts et la culture, etc.). Ou du moins, singulières. Pour changer les modèles. Faire évoluer les mentalités en donnant à entendre d'autres parcours, d'autres profils, d'autres voix. Plus réalistes. Plus représentatives. En écoute chaque lundi matin sur de nombreuses plateformes (Apple podcasts, Spotify, Deezer, Anchor, Youtube et Google podcast) *Les Envolées Contées* ont été imaginées et créées sous la forme de séries audios en plusieurs épisodes, à destination des enfants. Suzanne Jolys, formatrice égalité filles-garçons, fait partie du trio fondateur – avec Héloïse Pierre et Lucile Petit - de ce podcast « un brin féministe et écolo », dans le sens « où on est vigilantes à ne pas alimenter les stéréotypes de genre, en proposant un panel de

caractères et d'intelligences au fil de nos histoires. » Ainsi, les noms de métier sont féminisés et les aventurières sont mises à l'honneur, au même titre que les aventuriers : « On propose des héroïnes, ce qui participe à la diversité des personnages. Car encore aujourd'hui, les héros sont très masculins. »

Le féminisme s'intègre en filigrane des récits et des protagonistes. Tout comme l'écologie. Les deux valeurs agissent en guise de fil rouge. « Le podcast est né pendant le premier confinement. On a été marquées par la situation et on a voulu sensibiliser le jeune public à l'environnement. D'où le fait que les paysages soient beaucoup décrits. Pour les inciter à observer leur environnement, à en voir la beauté. Et puis, on les sensibilise également aux catastrophes naturelles, à l'appauvrissement des ressources ou encore à la disparition des espèces. On leur fait entendre différents types de voix et nos personnages sont des filles, des garçons, toujours des enfants ! C'est important qu'ils et elles puissent s'identifier. », précise Suzanne Jolys.

Elle regrette que de manière générale, on manque de récits variés. Voilà pourquoi leur podcast s'attache à diversifier les décors et les lieux, tout autant que les protagonistes, leurs caractères et leurs ambitions. Pour se défaire des clichés et représenter une population plus réaliste. Plus inspirante également, puisque plus accessible en tant que modèle. Désacralisée.

ÉCOUTER L'HUMANITÉ

Et ça, Aminata Bléas Sangaré s'en empare à chaque épisode de *Tout le monde passe sur le trône*, diffusé sur Ausha. De quoi empêcher l'effet impressionnant des personnes interviewées dès lors qu'on les imagine sur les toilettes, que l'on se dit que tout le monde va aux toilettes. À chaque rencontre, la podcasteuse nous embarque dans les coulisses des personnes présentées. Son credo : tout le monde a la même valeur. Elle dépasse le cadre du genre et dialogue avec des hommes et des femmes. Mais sa démarche rejoint celle des podcasts militants puisqu'elle donne la parole aux personnes du quotidien et fait entendre des parcours divers

et variés, « dans une ambiance coin du feu ». « On ne donne pas tellement la parole aux gens « mainstream ». Et même quand les personnes sont connues, elles n'ont pas le micro assez longtemps pour parler d'elles comme elles peuvent le faire dans des podcasts. L'humanité a besoin de communication et moi, c'est ça que j'aime libérer. », se passionne Aminata Bléas Sangaré.

Ses premier-e-s invité-e-s ont été des individus croisés dans son quotidien. Parce qu'il y a de très nombreuses histoires à faire surgir autour de nous, elle a osé se lancer, à la suite d'une conversation inspirante avec une amie qui lui





a procuré l'envie de fonder son podcast. Elle poursuit : « On est singuliers mais nos singularités peuvent se croiser. Je vais à l'instinct vers les gens et dans ce qu'ils livrent, je prends toutes les couches. C'est ce qui fait qu'on est en lien, au-delà de la couleur de peau et du genre. Ce que j'ai envie de proposer, c'est un espace dédié aux humains et au respect. Alors, voilà, j'invite les gens à parler. On fait une bulle autour de nous et on oublie vite le micro. Ce moment-là, il est pour la personne que je reçois. C'est un cadeau d'écoute que l'on peut faire. Et je peux vous dire que peu de personnes n'ont rien à dire ! »

La parole, elle le dit, est puissante ! Les mots sont puissants ! Et ça, elle veut qu'on en comprenne le poids et la dimension pour s'en servir à bon escient. C'est ce qu'elle défend dans ses valeurs éducatives, auprès de ses trois fils, mais aussi dans les épisodes qu'elle diffuse toutes les semaines. « N'importe quel homme et n'importe quelle femme a des choses à dire. J'aime l'idée qu'on puisse tou-te-s se sentir concerné-e-s par les autres. Je veux vraiment un podcast

dans lequel tout le monde peut se retrouver et se reconnaître. Qu'on ressente la personne qui se fait envelopper. », ajoute Aminata Bléas Sangaré, qui termine autour de son intention et de sa motivation : « Je ne cherche pas à opposer les personnes. Loin de là. Ce qui m'intéresse, ce sont les personnes qui ont envie de dire des choses. De parler du point de vue qui les concerne. Pour ma part, je me sens comme une femme avant d'être une femme perçue comme africaine. C'est par la voix des concerné-e-s que l'on va faire changer les choses, en matière de sexisme, de racisme, etc. Pour qu'on n'ait plus peur de l'autre. »

APPRENDRE LA PAROLE, DE MANIÈRE ACCESSIBLE

Interrogée par 50-50 magazine sur les raisons de l'essor des podcasts féministes en France, la journaliste, créatrice de Nouvelles écoutes et animatrice du podcast *La poudre* Lauren Bastide répond : « Le podcast est un super outil militant. Je ne suis pas du tout surprise qu'autant de femmes se revendiquant féministes s'en soient emparées. Quand on est féministes, faire émer-

ger la parole est une urgence. Et le podcast, c'est facile en fait. C'est pas cher. » A contrario de la création d'un magazine, d'une radio ou d'une émission TV, qui demandera un investissement énergétique et financier bien plus important. « Pour faire un podcast, il suffit d'avoir un micro et un ordinateur avec une connexion wifi. L'essor des podcasts féministes ne me surprend donc pas. Les militantes féministes ne sont pas les seules d'ailleurs à se servir de cet outil, il y a aussi les militant-es LGBTQIA, les militant-es écolos, etc. Le podcast est, de fait, un média extraordinaire. Il est facile, ne demande pas de

compétences technologiques, c'est à la portée de tou-te-s. Il me semble que l'explication est tout simplement là. », poursuit-elle.

Sans oublier que le système bidouille et la culture Do It Yourself font partie intégrante des luttes militantes qui ont l'habitude de se débrouiller avec les moyens du bord. Le podcast est donc un outil accessible au départ, comme le souligne Suzanne Jolys : « Les logiciels peuvent être gratuits, les hébergements aussi. Déjà, ça lève un énorme frein. Et puis, c'est tellement pratique ! On peut écouter un podcast en se ba-

RICHESSSE AUDITIVE

Les podcasts affluent et les propositions sont foisonnantes sur la toile. Sélection non exhaustive des podcasts qui depotent.

• **La poudre** – Lauren Bastide : entretiens sur les luttes et les notions féministes.

• **Un podcast à soi** – Charlotte Bienaimé : intimités et expertises autour des questions de genre, des féminismes et de l'égalité.

• **Les couilles sur la table** – Victoire Tuaillon : déconstruction de la virilité et témoignages autour des masculinités contemporaines.

• **Kiffe ta race** – Rokhaya Diallo et Grace Ly : expertises et témoignages autour des questions raciales et décryptage du féminisme intersectionnel.

• **Quouïr** – Rozenn Le Carboulec : récits autour des histoires de la communauté LGBTQI+.

• **Intérieur queer** – Hugo Combe, Camille Mati, Gabriel Debray et Flora Bernard : conversations et documentaires autour des cultures et identités LGBTQI+.

• **Flamboyantes** – Arthur Lefebvre : rencontres avec des drag Queens et club kids pour réinventer la scène LGBTQI+.

• **Quoi de meuf** – Clémentine Gallot, Emeline

Amétis, Anne-Laure Pineau, Pauline Verduzier et Kaoutar Harchi : conversations générationnelles et intersectionnelles sur la pop culture, intégrant et croisant les questions de genre, de race, de classe, des sexualités, etc.

• **Yesss** – Anaïs Bourdet, Elsa Miské et Margaid Quioc : célébration des victoires féministes contre le sexisme.

• **La Menstruelle** – Fanny, Julie, Karen, Lisa et Selma : déconstruction des tabous liés aux questions relatives aux menstruations.

• **La matrescence** – Clémentine Sarlat : déconstruction des stéréotypes liés à la grossesse, l'accouchement, le quatrième trimestre, l'éducation des enfants, etc.

• **Elles ont osé** – Marie Eloy : regards croisés sur l'entrepreneuriat des femmes.

• **Breton-nes et féministes** – Aurélie Fontaine : entretiens et reportages autour des féminismes en Bretagne.

• **Le féminisme expliqué à mon beauf** – Aline Baudry-Scherer : vulgarisation des concepts et notions féministes.

ladant, en conduisant, en cuisinant, en se brossant les dents. Bien plus simple qu'une vidéo ! » Accessibilité financière et géographique, ok. Indépendance également dans la fréquence des épisodes pas aussi contraints par une deadline qu'une émission programmée dans une grille radio, note Alice Dupuis qui regrette de ne pas toujours pouvoir produire autant qu'elle le voudrait : « Avec l'endométriose, il y a des moments où je suis très mal et où j'ai besoin de beaucoup de repos. Je fais donc quand je peux. » Toutefois, elle pointe, à l'instar de Florence Dell'Aiera et de Camille Pineau, la difficulté à s'intégrer aux algorithmes des réseaux sociaux et des moteurs de recherche, qui bien souvent priorisent les contenus supportés par des hébergements payants.

DÉCOUVRIR SA VOIX

Peu contraignant, facile à manier, simple à comprendre et à maîtriser, peu coûteux, même si

cela entraîne certains bémols, notamment en terme de référencement et donc de champ de diffusion (qui reste, rappelons-le, un enjeu majeur des féminismes), l'outil podcast s'impose comme une ressource adéquate et privilégiée pour agir sur les modèles normatifs. Pour faire entendre des paroles infusant sur les mentalités, autant en terme de discours que d'empouvoirement des femmes. L'impact se mesure tout d'abord sur les podcasteuses directement. Dans son interview, Lauren Bastide le dit : le podcast a modifié sa manière de se comporter. « Le fait qu'on ne me voit pas a fait que je sens un confort et une facilité à parler et à exprimer mes idées. C'est aussi une façon supplémentaire de se libérer des stéréotypes et des préjugés. Pour une fois, nous ne sommes pas jugées sur notre apparence, notre maquillage, notre poids, nos habits ou notre taille, mais vraiment sur notre pensée et sur nos mots. En tant que journaliste, je goûte énormément à ce confort et



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

je sais que mes invitées aussi. C'est évident que les femmes que j'interviewe n'auraient pas la même aisance à se confier à moi si elles avaient une caméra braquée sur elles. » La créatrice de *Restez dans le Flow* acquiesce : « Prendre la parole ne me fait pas peur. Le micro ne me fait pas peur. Qu'on m'entende une fois par mois, c'est une chose. Qu'on me voit en est une autre. Ça, la vidéo, je n'y arrive pas. »

Chacune ses limites et ses moyens de les contourner pour passer son message. Pour certaines, la voix était au départ un frein, qu'elles ont progressivement levé. « J'ai été élevée en tant que fille, sage, qui ne doit pas faire trop de bruit et doit sourire dans la rue. Il fallait être à « sa place ». La parole est peu valorisée chez les filles. Et dans les médias, on voit principalement des hommes blancs cisgenres vieux. La femme a peu de place dans ce monde et personne ne se retrouve avec l'image proposée de la femme mince avec une belle poitrine, qui est une mère géniale, etc. etc. », commente Camille Pineau qui découvre en partie sa voix dans *Célestor*. Un exercice difficile pour elle. Et pourtant... « J'ai pas l'impression de poser ma voix et je ne suis jamais tout à fait satisfaite de ma façon de conduire le podcast. Mais je passe outre.

Bon, pas quand je réécoute l'épisode et que j'entends ma voix... mais c'est quand même très thérapeutique. Je me suis toujours considérée comme une personne peu intéressante. Pour faire ce podcast, j'ai dû me forcer un peu et ça m'a donné confiance. C'est plus facile désormais pour moi de prendre la parole. Je vois que je suis capable de suivre une conversation, de poser des questions, j'ose plus, j'ai plus de culot, je m'excuse moins et je suis plus assurée ! », affirme-t-elle.

Quasi de même pour Aminata Bléas Sangaré qui a appris à aimer sa voix en réalisant *Tout le monde passe sur le trône*. L'ombre de son père plane au dessus d'elle et l'accompagne d'une certaine manière dans cette étape : « Il avait travaillé à Radio Mali. Il aimait parler. A tout le monde ! J'aime l'idée de prendre la parole et qu'il y ait plusieurs voies et voix possibles dans une vie. Moi, j'avais l'impression avant d'imposer une voix horrible ! Le podcast m'a sauvée des confinements. Ça m'a permis de comprendre ce qui se passait dans ma gorge. J'ai posé ma voix, je l'ai écoutée et je l'ai aimée ! J'ai compris la puissance du son. De donner la parole à celles et ceux qui veulent. Ça donne du pouvoir. Il faut oser. Il faut s'autoriser à briller pour soi.



Et contre personne. On va tellement plus loin quand on lève le syndrome de l'imposteur. Que l'on se sent suffisamment intéressante. Même si tu as 500 écoutes au total dans l'année, c'est déjà ça. Il faut pouvoir s'exonérer : est-ce que je le fais pour être écoutée ou pour me libérer d'une parole jamais prononcée ? » Aimer sa voix, que l'on perçoit à l'oreille très différemment de ce qu'elle est en réalité, c'est en partie s'aimer soi, se rencontrer et s'accepter. Un premier pas vers le sentiment personnel de fierté. La cofondatrice des *Envolées contées*, Suzanne Jollys, parle de la symbolique de la voix. « Prendre la parole, c'est une prise de pouvoir, clairement. Le faire dans un podcast, ça s'est démocratisé avec le temps et ça a permis, et permet encore, d'aborder plein de sujets. De creuser des sujets pas abordés dans les médias. », analyse-t-elle.

OCCUPER L'ESPACE

S'autoriser à être visible. Ici, par la parole et non par l'image ou la présence physique dans l'espace public par exemple. S'autoriser à être visible, rendre d'autres personnes visibles et ensemble, créer une prise de conscience individuelle et collective autour des vécus des per-

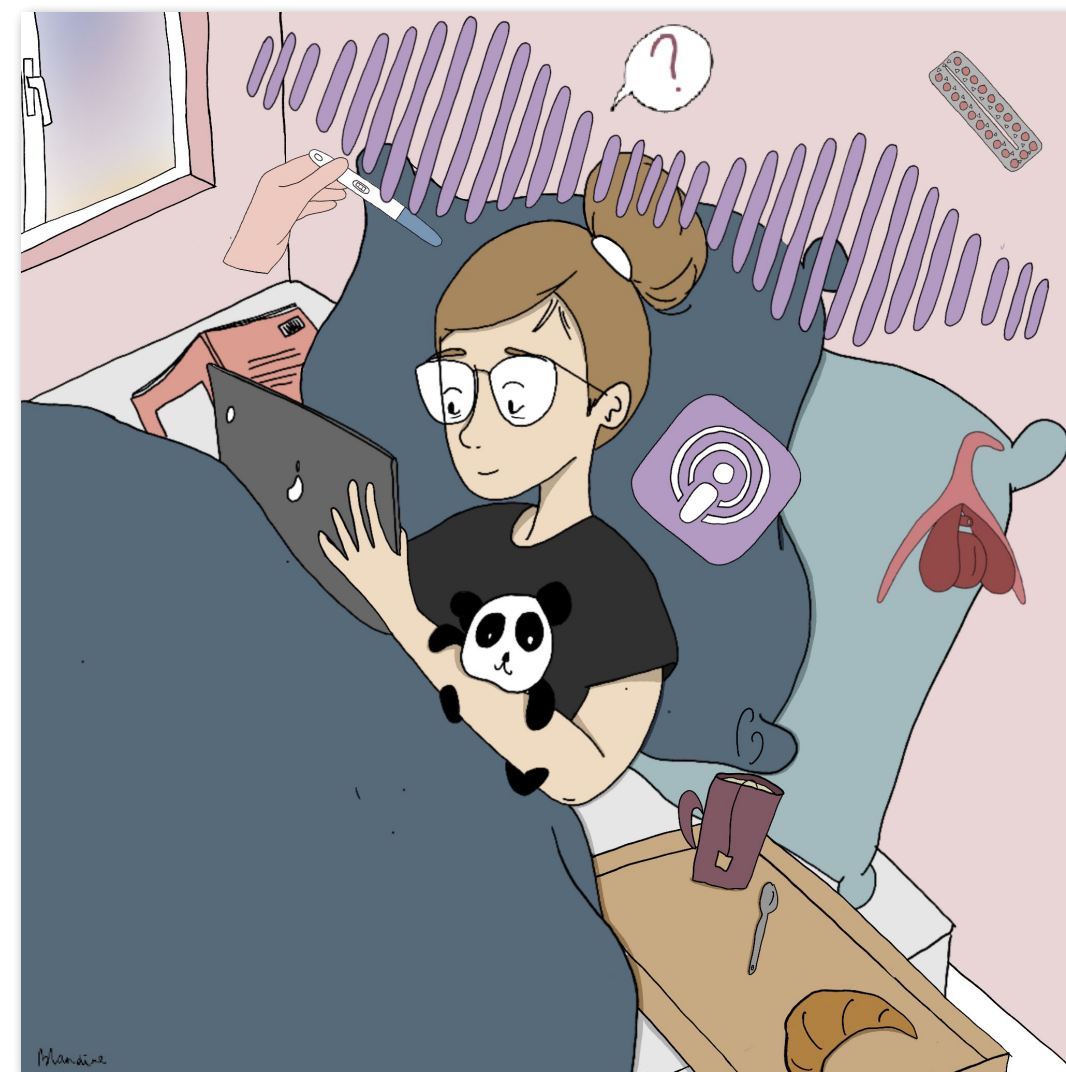
sonnes sexisées. À travers leurs intimités, les récits singuliers résonnent et trouvent écho au sein d'autres expériences et cheminements. Ils s'entremêlent ou se découvrent, émergent et surgissent tel un déclic. Parce qu'on se concentre sur les propos, sur les témoignages qui prennent le temps de se livrer et qui dénouent les langues. « La parole féministe, elle est importante pour parler de ce que vivent les femmes. Elle permet d'arriver au « Crois moi quand je parle », petit à petit. La fatigue émotionnelle que l'on ressent en tant que militante, le podcast permet de s'en débarrasser. Le podcast permet de contourner la censure. », confie Aminata Bléas Sangaré.

Le podcast permet une parole non entravée, non minimisée, non jugée. Il permet de visualiser les vécus, à la différence des médias, comme le signale Sophie Baconin, créatrice du *Quatrième trimestre* : « Il n'y a pas de limite dans la parole de la personne, il y a une plus grande place pour le témoignage. C'est important d'entendre que d'autres vivent la même chose que nous. Ou nous font découvrir leurs réalités. Cela permet d'être plus en soutien des personnes et

de déculpabiliser par rapport à nos situations. Attention, par contre, à ne pas favoriser l'entre-soi ! Sinon, ça perd de son intérêt. L'intérêt pour moi, c'est de montrer des histoires réalistes, qui contrebalancent avec les publicités ou les magazines féminins qui donnent à voir une image des femmes pas du tout réaliste ! » Faire circuler la parole des personnes minorées, stigmatisées. Démocratiser tout ce qui attire aux femmes et aux violences sexistes et sexuelles, ce sont les propos de Florence Dell'Aiera : « Le podcast permet de s'identifier, de se retrouver, se reconnaître, de découvrir des histoires d'intimité. Moi, je cherche l'intimité, le côté intime. Et je note dans les retours que j'ai des gens qui

écoutent ce que je fais que la plupart des personnes concernées par le sujet aiment. Restez dans le Flow, ce côté témoignage de l'intime, et les autres, apprécient davantage. Dans le Flow, qui se veut plus général avec des interviews d'expert-e-s. »

Tout le monde peut y trouver son compte. D'autant plus que les propositions sont foisonnantes en matière de podcast. Selon les intérêts, les envies du moment, les préoccupations, les curiosités et les recommandations, il y a de quoi se faire plaisir et accompagner nos réflexions quotidiennes. « En fonction de nos étapes, on choisit ce qui nous apporte quelque chose et



on l'investit ! », se réjouit Suzanne Jolys. Elle y voit là une opportunité « très pratico-pratique ». Elle développe : « On écoute des récits et on peut en tirer des leçons pour sa vie privée et/ou sa vie professionnelle. Quand on écoute un récit à distance, on n'a pas son jugement à apporter. On a juste à écouter, à prendre en compte et à considérer les réalités qui personnes qui parlent. Pour moi, ça joue dans la réception de la parole. Ça montre l'éventail des réalités, la richesse des témoignages. »

Selon la podcasteuse, cela favorise l'écoute et fédère. « Ça compense une parole pas du tout écoutée. On est au début de l'ère audio. Tout s'imbrique : MeToo diffuse la parole des femmes et les podcasts continuent sur cette lancée. Il y a un avant et après MeToo et la voix des femmes fait désormais partie du maintenant. »

APPRÉHENDER D'AUTRES RÉALITÉS

Elle parle de sororité 2.0 et on aime son raisonnement : « Les témoignages de femmes font qu'on se retrouve dans les histoires. Ça crée de l'horizontalité entre nous et diminue la distance entre les personnes qui vivent ces situations.

Ça suscite de l'empathie et de la bienveillance. Entendre parler de la maternité, du post partum, des difficultés professionnelles, des actions contre les violences sexistes et sexuelles... tout ça donne matière à réflexion et rassure. C'est la sororité 2.0 ! Qui nous sort de l'isolement. »

Nous sort non seulement de l'isolement mais aussi nous amène à comprendre et envisager les situations et les réalités des autres. Parler des vécus, expériences et ressentis, c'est une manière de distribuer des clés, des pistes de réflexions et d'actions possibles à entreprendre dans les quotidiens, à l'échelle de chacune. « Ça crée une chaîne d'amour. On se sent moins seule. », assure Sophie Baconin, rejointe par Camille Pineau : « Ce qui est important et intéressant, c'est de parler autour de nous de 1 ou 2 podcasts. Y en a plein ! Seule face à mon ordi, je ne saurais pas trop où et quoi chercher. Mais j'ai besoin de sortir de mes privilèges. Chercher des podcasts qui permettent ça, c'est une démarche. Je demande conseils autour de moi et je transmets à mon tour. Parce qu'écouter des podcasts m'a fait découvrir que je n'étais pas seule. Quand j'écoute des épisodes sur la parentalité queer, avec Matergouinité par



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

exemple, je ne m'identifie pas mais je me reconnais à des endroits. Ça m'a déboussolée mais ça m'a ouvert un monde et donné de l'espoir. C'est très politique de prendre la parole. En tant que femme, c'est un risque que l'on prend. Une fois posée sur Internet, cette parole ne nous appartient plus. Des podcasteuses subissent des vagues de cyberharcèlement. Je n'ai aucune envie de recevoir menaces de viols et incitations à la haine mais c'est nécessaire de prendre la parole et de la diffuser. Plus on prend la parole, plus on gagne de l'espace. » Et plus on gagne en visibilité et en légitimité.

Le chemin est long mais les femmes s'approprient, en parallèle de tout un panel d'autres leviers, cet espace du dire et des récits sans entrave. Pour se donner de la confiance, pour gagner en légitimité, pour aider d'autres femmes, pour faire comprendre les réalités vécues et subies, pour ouvrir le champ des possibles, pour prendre de la force, pour partager la puissance des femmes... Il y a urgence. Urgence à déconfiner la parole des personnes sexisées, racisées, handicapées, LGBTQI+, etc. Un besoin, un désir, une détermination. Et ça fonctionne !

EN BONUS...

Excellente nouvelle ! Pendant la réalisation de ce focus, on nous a chuchoté dans l'oreille une info qui nous a mis en joie : la ville de Rennes pourrait bientôt avoir la chance d'accueillir un festival du podcast ! Actuellement en création par Aminata Bléas Sangaré, Camille Pineau et Suzanne Jolys, à travers l'association Les Hauts Parleuses. Solidarité, sororité, prise de parole, empouvoirement, réflexions autour de l'outil podcast... Tout y est et ça promet d'être super chouette !

RACONTER L'INTIMITÉ DES PERSONNES RACISÉES

Ce que propose Lucile Saada Choquet, c'est un espace dédié exclusivement aux personnes racisées. Pour aborder la charge raciale. Pour valoriser les corps, faire entendre les voix et les parcours, croiser les expériences, échanger autour des luttes, héritages et résistances individuelles et collectives de ces héroïne-s du quotidien. À l'occasion du festival Bonus, à Hédé-Bazouges, l'artiste belge présentait *Jusque dans nos lits* du 24 au 29 août dernier.

« Tu te couches à quelle heure ?... Tu te lèves à quelle heure ?... Il t'arrive d'avoir des insomnies ?... Tu as des habitudes au réveil ?... Tu partages la chambre avec quelqu'un ?... Tu as choisi ton lit ? » Ce sont par des questions a priori anodines que Lucile Saada Choquet entame la discussion avec l'homme qui vient d'entrer dans l'installation, montée au cœur du jardin Amélie et Jules. Elle s'apparente à une chambre construite à base de planches de bois et de rideaux translucides. En son centre trône

un lit recouvert de coussins. C'est bien là, dans le confort de cette couche, que les intimités se livrent et que les tabous et injonctions se dénouent. Tisane citronnée en main, les deux individus dialoguent ensemble, tandis que les passant-e-s écoutent attentivement les échanges, assis autour de la structure.

« TU PRENDS SOIN DE TES CHEVEUX ? »

On perçoit de la timidité et de la pudeur dans le récit de l'homme qui raconte son enfance nomade,



« C'EST DE L'IGNORANCE »

Lucile Saada Choquet le dit : il y a un flou autour de son identité. Pour l'homme qui se tient allongé en face d'elle, « c'est de l'ignorance. » Lui, ce qu'il aime, c'est justement le bouillonnement des cultures, la multitude de langues existantes, la richesse des partages autour de tout cela : « C'est comme ça qu'on peut apprendre des uns et des autres. » Mais que se passe-t-il quand tout un système nie ces héritages tout en grossissant, caricaturant et stéréotypant les différences, allant jusqu'à discriminer, marginaliser, inferioriser les humains qui les portent ? « Il y a une partie de mon histoire que j'ai consciemment oublié, renié. L'adoption, c'est quelque chose que tu subis. On change ton prénom, on fait table rase de ce qui a pu se passer avant. C'est s'arracher à sa culture. Déprogrammer quelqu'un... », livre l'artiste dans son pavillon de colères, de luttes et de joies.

Parce que *Jusque dans nos lits* dévoile les intimités et récits des personnes racisées, elle renforce la légitimité des vécus et ressentis d'individus qui, dans une société imprégnée d'assignations et d'injonctions racistes, ont rarement voix au chapitre. Prendre la parole, faire entendre sa voix, réfléchir aux souffrances et luttes communes mais aussi échanger autour de ce qui fait la beauté et la richesse des parcours pluriels.

L'INFO FÉMINISTE,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

À lire aussi sur
TABLETTES et MOBILES !



GWÉNOLA MORIZUR PLUME ENGAGÉE

Scénariste de *Bleu Pétrole* et de *Nos embellies*, Gwénola Morizur signe cette année deux nouvelles histoires empreintes d'humanité : *Montagnes russes* et *Tara un été zéro déchet*. L'occasion d'aborder avec elle son engagement et son engouement pour l'écriture, la transmission des récits et des émotions ainsi que la place des femmes dans le monde de la BD.

Sur la couverture, une femme en sous-vêtements, les mains au niveau des ovaires, les yeux rivés sur ce ventre plat. Elle, c'est Aimée et avec Jean, ils souhaitent concevoir un enfant. Les tentatives infructueuses de PMA pèsent de plus en plus lourd. Quand débarque dans la crèche d'Aimée, le petit Julio, celle-ci se lie d'affection pour lui et par delà la relation professionnelle, survient une surprenante rencontre avec la maman de l'enfant qui pourrait bien les dépasser et les transcender toutes les deux.

UNE HISTOIRE DE VIES

Début juin, paraît *Montagnes russes*, une bouleversante bande-dessinée écrite par Gwénola Morizur et illustrée par Camille Benyamina. « J'avais envie d'écrire une histoire d'amour et dans les couples forts qui m'inspiraient, il y avait deux couples sans enfant, dont mon oncle et ma tante. », explique la scénariste. L'attente et l'espoir de cet enfant qui ne viendra jamais, elle en a quelques souvenirs, tout comme de cet attachement qu'ils ont eu pour un enfant de la crèche de sa tante. « J'ai cherché à partir de là à créer une fiction. Un ami m'a dit de regarder *Mummy*, de *Nolan*, et comme

ça est née *Charlie*, la maman de *Julio*. Et cette amitié entre ces deux femmes, plongées chacune dans une grande solitude, qui ont des choses à s'apporter et qui vont le faire sans jugement. », poursuit-elle. La magie opère, le récit nous emporte et les dessins accompagnent et subliment cette histoire qui aborde avec délicatesse, profondeur et justesse, l'amour, la sororité, la maternité, le choix et la liberté. « Il y a encore des injonctions faites aux femmes sur la question des enfants. Elles devraient être libres de vouloir ou non un enfant. On a eu beaucoup de discussion avec la dessinatrice. Moi j'ai 3 enfants et elle, elle n'en veut pas. », commente Gwénola Morizur. L'ouvrage pose un regard non moralisateur sur ces protagonistes et soulève des questionnements : « Est-ce que c'est avoir un enfant qui fait que l'on est mère ? Ce n'est pas simple d'être femme et mère. Dans notre société, on est tout le temps empêchées. C'est soit l'un soit l'autre. Dans *Montagnes russes*, l'une voudrait être mère et ne l'est pas et l'autre l'est mais voudrait ne pas l'être. Mais est-ce que l'une est plus libre que l'autre ? » Puis vient le deuil de ce désir non abouti. Et la reconstruction. Pour tendre vers un autre mode de vie qui ne sera pas celui envisagé

L'ÉCOLOGIE, AU COEUR DU RÉCIT

C'est dans la même période que *Montagnes russes* que sort la BD jeunesse *Tara un été zéro déchet*, signée Gwénola Morizur et Anne-Gaëlle Morizur (autrice des albums jeunesse *Tata a de la barbe sous les bras* et *Ma grande*

sœur est un loup garou, aux éd. Goater). « C'était une commande au départ. L'éditrice voulait une héroïne jeunesse qui sensibilise à l'écologie. Et moi, j'avais envie de bosser avec ma sœur. C'était très chouette cette écriture à 4

mains. Ça a matché. », s'exclame Gwénola. Leur volonté : que ce soit les enfants les acteur-ice-s du récit. Du thriller même. Car dans *Tara*, il y a de l'intrigue autour des polluants ! « On avait peur de tomber dans les clichés et



© CÉLIAN RAMIS

au départ mais qui ne sera pas synonyme de moins bien. « Il y a plein de façons d'être femme ! », se réjouit l'autrice.

DES FEMMES ET DES RÉCITS

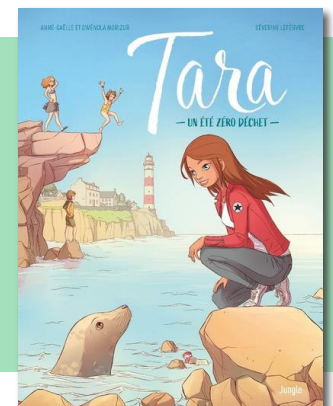
Et des femmes, il y en a de plus en plus dans le secteur de la BD et les personnages présentés. Un élément qui lui tient à cœur : « C'est une volonté d'intégrer des femmes dans mes histoires. Pour *Bleu Pétrole*, j'aurais pu donner la parole à mon grand-père mais je voulais faire entendre la voix d'une femme. On m'offre un espace de parole, alors j'y vais ! » Les mentalités évoluent, le 9e art également. Les professionnelles sont davantage visibles, les personnages non stéréotypés se

multiplient. Et ça, ça lui plaît ! Mais ce qui l'anime par dessus tout, c'est le volet créatif. Raconter des histoires, vivre avec ses personnages, être dans l'intime. « Chercher comment faire une bonne histoire, trouver l'ingrédient qui va tout changer, saisir l'émotion qui va nous faire nous identifier, être bouleversé-e-s, ne pas tomber dans le pathos... j'adore ! », s'enthousiasme-t-elle. Sans oublier la collaboration avec les dessinatrices. Et l'inspiration qui l'amène à créer les récits dont elles nous enchantent. Elle rigole : « Je suis très admirative de celles et ceux qui écrivent sur eux/elles. Je suis trop pudique. » Pourtant, en filigrane de ces histoires, c'est bien une partie d'elle et de ses valeurs qu'elle nous livre à chaque album.

■ MARINE COMBE

dans les discours moralisateurs. On avait envie de quelque chose de léger et de ne pas parler que d'environnement et d'écologie. On aborde aussi la relation d'un père avec sa fille, la relation entre les adolescent-e-s... », ajoute la scénariste. Elle nous raconte le point de départ de cette création :

« On est parties de Joséphine (le veau de mer resté près de 20 ans dans la Rance, ndlr) qui était à ce moment-là à l'Océanopolis de Brest ! » Le clin d'œil est amusant et la BD réjouissante pour sensibiliser les enfants et ados au respect de l'environnement et des êtres vivants.



LES OISEAUX NE SE RETOURNENT PAS

Orpheline, Amel a 12 ans et doit fuir la guerre et prendre le chemin de l'école où elle deviendra Nina. Rien ne se passera comme prévu. A la frontière, elle perd la famille qui l'accompagne et se retrouve seule. Elle rencontre alors Bacem, ancien soldat et joueur de oud. Une amitié naît. Ensemble, ils traversent la douleur et l'exil et apprennent à se reconstruire. Spectacle prometteur, *Les oiseaux ne se retournent pas* prend la forme d'un live associant projections animées, musique et création sonore. Le 2 décembre à 20h15, au Tambour (université Rennes 2). Du 22 novembre au 28 janvier, des planches de la BD de Nadia Nakhlé seront exposées sur la Mezzanine.

À VOIR-

- Conférence-concert gratuit sur « Sororité et musique : de la nécessité pour les femmes de se rassembler », avec le quintet barcelonais Maruja Limon. Le 4 décembre à 15h, dans l'auditorium des Champs Libres.

CONVAINCRE OU CONTRAINDRE ?

Les femmes haussent le son pour la 5e édition du partenariat entre HF Bretagne et les TransMusicales. Dans le cadre du festival (1er - 5 décembre), une table ronde est proposée à la Maison des associations de Rennes, le 3 décembre à 14h. La thématique : « Convaincre ou contraindre ? » réunira Gerty Dambury, membre de Décoloniser les arts, Cécile Bonthonneau, consultante spécialisée dans les enjeux égalité femmes-hommes, Juliette Rousseau, militante écolo, Corinne Sadki, du Conseil national de la Musique, et le duo d'artistes d'Ottis Cœur.

EN CHIFFRE

- Du 23 au 30 novembre : expo *Vis ma vie de femme en Afrique centrale*, présentée par Cesa Bretagne. À la Maison de quartier Villejean.
- 27 novembre, à 19h : *Mary Prince*, pièce de théâtre adaptée du récit d'une esclave antillaise. À la Maison de quartier Villejean.

NOUS SOMMES
FORT-E-S, FIÈR-E-S,
FÉMINISTES ET RADICALES
ET EN COLÈRE !



VOIX ARDENTES

De Clara Luciani à Anne Sylvestre, en passant par Angèle, France Gall et Véronique Sanson, les Ardentes font résonner les voix et les mots des femmes puissantes dans l'espace public du Blosne à Rennes grâce à leur karaoké nomade et participatif.

Le 23 septembre, place de Serbie, 20h45. La voix de Sophie Belloir, chanteuse lyrique, résonne sur les airs de *Carmen*, avant d'être rejointe par plus d'une quinzaine de femmes. Contre la façade de l'immeuble, les paroles, diffusées par le picco-projecteur de l'Agence Sensible, association à l'initiative du projet. Aux balcons et fenêtres, habitant-e-s passent la tête, fument leur clope ou encore enfilent leurs manteaux pour venir participer à cet événement joyeux et nocturne, qui déambule ensuite sur le parvis du Triangle et la place du Banat, faisant danser et chanter les passant-e-s qui se prennent rapidement au jeu du karaoké. « Avec l'arrivée du Conservatoire au Blosne, la chorale du quartier et les centres sociaux, il y a une dynamique forte autour de la musique. Durant le mois de septembre, 17 femmes d'âges et de milieux différents se sont réunies pour 3 répétitions, l'idée étant de se faire rencontrer des femmes du quartier qui sont dans des dynamiques de vie différentes. », explique Marion Poupineau, chargée de projet au sein de l'Agence Sensible, créée il y a 1 an et demi dans

l'objectif de proposer des projets artistiques participatifs sur les territoires. Elle précise : « Nous rencontrons les acteur-ice-s du territoire afin de partir des besoins réels. Et pendant 4 à 5 mois, on pratique le nichage. Actuellement, on niche au Triangle pour pouvoir inventer les projets avec les habitant-e-s et les structures. »

SE REAPPROPRIER L'ESPACE URBAIN

La question de la place des femmes dans l'espace public, « de ce que l'on y raconte et ce que l'on peut y dire » est centrale pour les Ardentes, en partenariat avec le centre social Carrefour 18 et le centre social Ty Blosne, déjà investis par la problématique de la réappropriation des lieux publics par les personnes sexisées (les deux équipements organisent Pluri'elles du 26 septembre au 25 novembre). Ce soir-là, ainsi que le surlendemain lors d'une nouvelle représentation, elles réunissent la foule, prennent l'espace et font entendre leurs voix. Et surtout communiquent le plaisir qu'elles ont d'être là et de partager leurs énergie, force et joie. Ensemble. Puissantes. Ardentes.

La nécessité de se raconter



Quel rapport entre la huppe fasciée et les femmes ? La comédienne Marion Delabouglise nous éclaire dans sa conférence artistique écoféministe *Houphouhoup ou pouhpouh-pouh* ?, présentée à l'occasion du festival Bonus, à Hédé-Ba-

zouges, le 26 août dernier. Il est question d'oiseau migrateur, de salope, de menstruations, d'accouchement et d'allaitement. Et surtout, de récits et témoignages de femmes, de transmission et de savoirs.



© CÉLIAN RAMIS

« J'ai commencé ce travail avant de devenir mère. Alors que j'intervenais en résidence dans un collège, en 2014, sur les normes de genre dans la pub, est apparu fortement le mot « salope ». La plupart, ils et elles n'avaient pas d'expérience sur le sexe mais plein d'idées reçues. Mais c'est quoi une salope ? Les élèves répondent alors que « c'est une femme qui prend du plaisir à ça... » À ça ? « Aux choses du sexe ». J'étais scotchée. On est tou-te-s né-e-s de quelque part ! J'aime autant imaginer qu'il y a eu du plaisir ! », se souvient Marion Delabouglise en expliquant la genèse de sa performance artistique.

À partir de là, elle travaille sur la différence entre plaisir et désir et en vient à découvrir Annie Leclerc et son livre *Parole de femme*, écrit en 1974. « Avant, ça ne m'intéressait pas et quand je l'ai lu, je l'ai trouvé intense, dense, hyper intéressant ! Elle a été forte cette rencontre avec ce texte-là. Ma recherche sur le plaisir et le mot salope m'a ensuite amenée à la huppe fasciée. », signale la comédienne.

La huppe pupute

Ce qu'elle présente ce soir-là au festival Bonus, c'est une « Etude sur les noms d'oiseaux appliqués aux sciences sociales – le cas de la huppe fasciée ». C'est-à-dire « une psychanalyse de la langue sociale, d'où viennent les mots et leur histoire et ce qu'ils disent de nous... » Une étude menée pendant 8 ans, basée sur les connaissances théoriques et

« Les femmes ne vont plus transmettre leurs savoirs qui feraient de leurs filles et petites filles des sorcières. »

empiriques. Elle se lance : la huppe fasciée est un animal de type oiseau, doté d'une crête érectile et de plumes fasciées noires et blanches. Insectivore, animal migrateur en voie d'extinction, partant de l'Europe vers l'Afrique, à la saison printanière. Au XVII^e siècle, les appellations se distinguent selon les langues régionales : huppe, pue-pue, puput, hoppe, bout bout... « Sa particularité : elle pullule ou elle pupute, les deux mots existent. Elle se pose sur sa branche et elle pupute. Elle marque son territoire, sans avoir de notion de propriété. On va dire qu'elle a trouvé sa place dans le monde (...) Autre particularité : elle pue. », nous dit l'artiste durant sa conférence.

Elle pue, en raison du liquide nauséabond secrété par sa glande uropygienne, destiné à protéger son nid et ses petits des intrus potentiels. Et pour cela, la huppe va entrer dans les expressions françaises, type « Fier comme un coq » ou « Gai comme un pinçon » avec la mention péjorative « Sale comme une huppe », qui finira par se contracter en salloupe, puis en salope selon les régions et les prononciations. « Mais la huppe est-elle sale ? Non ! Elle pue du nid mais ce n'est pas sale. En Afrique, elle

n'est pas considérée comme sale. On dit même d'elle qu'elle protège du mauvais œil. », poursuit Marion Delabouglise.

Tuer les sorcières

Son propos est mis en parallèle avec le cycle menstruel et le corps des femmes. Elle plante le décor : « Nous sommes à la nouvelle lune du mois de mai 1502. Il n'y a pas de perturbateurs endocriniens à cette époque, les personnes réglées le sont au même moment avec la lune et se retrouvent tous les 28 jours. » C'est un moment entre personnes menstruées, honorant le sang qui coule. Cette fois-ci, celui de Camille Madeleine ne coule pas. Elle est enceinte.

Cette période que Marion Delabouglise met en scène, c'est le partage de l'intime mais aussi l'échange des vécus et la transmission des savoirs. Parce qu'elles connaissent leur corps et leur environnement et qu'elles diffusent le fruit de leurs expériences au sein de la communauté des femmes, la chasse aux sorcières marquera la Renaissance, début de la médecine moderne patriarcale et base du système capitaliste tels que nous les connaissons. « On vient contrer le pouvoir des femmes sur leur corps et la vie (...) On distingue deux

groupes : les sans utérus, au travail de production, et les personnes nées avec un utérus, au travail de reproduction, soins aux enfants, aide aux personnes... Elles ne vont plus transmettre leurs savoirs qui feraient de leurs filles et petites filles des sorcières. », analyse-t-elle.

Une fois cette transmission coupée, les hommes s'emparent du domaine de l'obstétrique, méprisant les connaissances et le confort des femmes qui accouchent, brisant une longue tradition autour de la naissance et par conséquent une multitude de générations de femmes à venir. Car la comédienne le rappelle : « Avant, on accouchait debout chez soi, entre femmes. La femme qui accompagnait se mettait derrière. » Et dans les images visuelles comme populaires, son cri est associé à la douleur. Et pourtant, en revenant aux sources et à l'histoire collective de ces femmes savantes, on peut y voir « un cri de jouissance, un cri de puissance. » Elles putent, elles aussi.

Libérer la parole des femmes

À travers *Houphouphoup ou Pouphouphoup* ?, Marion Delabouglise incite les personnes sexisées à trouver leur cri, à

pulluler. À déconstruire les injonctions et assignations patriarcales ayant poussé et reclus les femmes au silence. Parler. Prendre la parole. Elle en a eu envie de par la théorie acquise au cours de ses recherches mais aussi de par les expériences personnelles vécues. Il y a eu les violences conjugales subies, le changement de région pour survivre, la naissance de son enfant, la découverte de l'allaitement, et puis sa vie d'artiste et de femme, qui forment un tout, dans un contexte sociétal en proie au duo patriarcat-capitalisme.

« Devenir mère m'a sorti de la vie professionnelle. Je n'ai pas repris ce spectacle jusqu'à il y 3 ou 4 ans. J'ai joué avec mon bébé en bas âge et cela me paraissait normal et épanouissant. Pourtant, j'ai vite constaté que la case « Elle maternelle » avait pris le dessus. J'ai repris l'écriture alors que j'étais dans une précarité ++ et j'ai appelé un festival féministe en mixité choisie. Pour ma transition, j'ai demandé si elles avaient déjà été traitées de salopes. Elles ont vraiment répondu à la question. », s'exclame la comédienne qui désormais prévoit toujours un temps d'échange, intégré au spectacle après une entracte, avec le public. Les langues se

délient. Les témoignages fluctuent et se multiplient. « Il est très difficile d'accéder à l'espace du dire et d'être écoutée. Les espaces sont gardés. », déclare-t-elle, interrogeant la place des femmes dans les arts et la culture, notamment le secteur théâtral auquel elle dédie sa carrière : « J'avais arrêté la scène pendant un temps parce que c'était trop patriarcal pour moi. C'est un outil des hommes pour les hommes. Les 10 années de Conservatoire m'ont surtout formatée (par qui sont écrites les pièces étudiées et jouées ?) Est-ce que je peux alors sur cette scène sortir une parole de femme comme je le fais dans le spectacle ? Je chauffe la scène puis donne place aux paroles des femmes pour qu'on puisse se raconter. Mais il y a beaucoup de filtres pour accéder aux espaces du dire, sur les scènes conventionnées. »

Le combat est lourd et Marion Delabouglise ne cache pas son épuisement. Pour autant, elle poursuit son chemin, proposant des ateliers et des échanges car elle en a conscience, chaque espace de parole, d'écoute et de partage autour des vécus des personnes sexisées, est un outil politique de déconstruction des mentalités : « Il y a une nécessité à se dire. À chaque fois que 50 personnes entendent la conférence, je me dis que c'est déjà ça. Après le spectacle, j'invite les personnes à essayer de faire chanter la huppe en nous, à revendiquer le mot protectope, au lieu de salope ! »

■ MARINE COMBE

« Il y a beaucoup de filtres pour accéder aux espaces du dire, sur les scènes conventionnées. »

LA MEILLEURE VERSION DE MOI MÊME

BLANCHE GARDIN

DÉCEMBRE 2021

verdict

SÉRIE

SÉRIE

verdict

L'AMOUR FLOU

R. BOHRINGER & P. REBBOT

NOVEMBRE 2021



La très célèbre et corrosive humoriste Blanche Gardin se met en scène comme personnage d'autofiction à travers ce format sérial. Dans les épreuves du quotidien, Blanche sent qu'un mal la tourmente. Des fortes douleurs au ventre persistantes l'handicapent dans son quotidien. Là où les professionnel-le-s du médical ont échoué, une nouvelle quête spirituelle pourrait être la clef d'un rétablissement dans le cadre d'une meilleure hygiène de vie. La jeune quadra décide d'arrêter l'humour pour se protéger. C'est au travers de diverses expériences mystiques et intellectuelles que Blanche Gardin se projette dans sa soif de spiritualité. Tantôt candide, tantôt initiatrice et expérimentée, Blanche joue la vie et se projette dans les abîmes de la dépression et de la triviale caricature d'elle-même. Le personnage vécu et interprété se bouscule lui-même avec une violence érigée en châtiments nécessaires. La limite de la tragédie n'est pas définie et l'auteur laisse le choix d'y comprendre le véritable sens de cette escalade émotionnelle et psychologique. On reconnaît bien là la patte Blanche Gardin. Une satire grinçante et vivace qui provoque contorsions et impertinences. Un ton efficace qui capte et chahute les conventions de l'époque. Difficile de toujours bien situer là où s'arrête la projection de la comédienne et là où commencent les vraies blessures humaines de la femme. Si les situations sont cocasses,

dérisoires et parfois bouillonnantes de futilités, elles jouent véritablement un rôle d'expiation très marqué. Le format est bien adapté à la représentation de ce chemin jonché de pièges et de dangers. La radicalité de l'actrice et scénariste semble trouver une cause, celle de la douleur sous forme de notion ambiante et répétitive dans cette acquisition d'un soi meilleur au sein de cette société qui nous torture.

! CÉLIAN RAMIS

10 années d'amour et 2 enfants, c'est l'équation fondatrice de Romane Bohringer et Philippe Rebbot. Après s'être aimés, ils se sont séparés. Ils ont quitté leur maison mais ont fait ce choix un peu dingue de ne pas complètement se séparer en s'initiant à la vie en séparation. Un double appartement, avec une jonction au milieu, créé tout particulièrement pour la famille. Une autonomie et une indépendance mais avec cette cordée tendre et romanesque afin de ne pas rompre le lien familial fort entre ses ex audacieux et leurs deux enfants. Ce prolongement de quelques mètres carrés entre eux et qui porte le doux nom de sas, c'est une perpétuation dans les rapports existants. Mais c'est aussi une aide et un soutien de tous les jours pour ces deux êtres bien incapables de se désaimer. Les deux acteur-ice-s nous offrent avec impudeur leur douce et folle intimité et c'est un régal. L'extravagance de Romane et l'originalité de Philippe sont autant de merveilles d'imperfection qui portent haut la flamme qu'ils ne cessent de se déclarer et cela malgré l'éloignement des cœurs. Voilà un « modèle » de genre de vie qui sent bon la sincérité et la force de vie. *L'Amour Flou* est une autofiction récemment développée en format série par Canal+ qui avait déjà vu le jour en long métrage. Un succès public et critique pour les créateur-ice-s du film. On avait adoré suivre les peines, les joies et les rêves de ces deux artistes en perpétuel recommencement. Un train-train mélodieux à la lumière de deux caractères riches d'humanité et d'amour pour leurs deux enfants. Le séparation c'est peut-être, pour ces deux grands rêveurs, la pérennité en viager de leur amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

! CÉLIAN RAMIS

LIVRE

LES CHRONIQUES DE SAN FRANCISCO

ISABELLE BAUTHIAN & SANDRINE REVEL

NOVEMBRE 2021



On poursuit ici les aventures de Mary Ann Singleton, installée à la fin des années 70 à San Francisco, au 28 Barbary Lane, précisément, là où vivent également Madame Madrigal - la logeuse -, Mona, Michael et Brian. C'est là où Isabelle Bauthian et Sandrine Revel nous avait laissé-e-s l'an dernier avec le tome 1 des *Chroniques de San Francisco*, adaptées de l'œuvre littéraire d'Amis-tread Maupin dans les années 90 (à découvrir également en série sur Netflix). Elles avaient planté le décor de cette intrigante saga, mêlant mystères, amours et enquêtes au tournant d'une époque en pleine mutation sociale. Dans le tome 2, nos protagonistes évoluent. Au bord d'une croisière pour une Mary Ann séduite par un bel amnésique et un Michael renouant avec son amoureux gynécologue, dans un bordel de Winnemucca pour Mona et dans une étrange relation avec la voisine d'en face pour Brian... Et quant à Madame Madrigal, on la découvre plus en profondeur à l'instar de l'histoire qui s'amorce de façon plus complexe tout en gardant sa légèreté et ses intrigues aux airs de soap. Le duo reste fidèle à l'esprit de la série initiale qui aborde surtout une vision d'une société en mouvement et en changement, désireuse d'une nouvelle liberté, notamment dans les mœurs. Amours hétéros et homos, transidentité, quête de soi, appréhension des relations... sont autant de thématiques qui s'imbriquent dans ce nouvel épisode croustillant et divertissant. Un régal !

! MARINE COMBE

Conscientia, ça monte crescendo et ça explose dans nos entrailles. Progressivement, la DJ vient à nous, nous encercle et nous plonge dans un bain bouillonnant d'énergies et de sonorités qui embrasent rapidement nos corps, entièrement immergés dans un sentiment d'urgence. L'urgence à lâcher prise. L'urgence à déconnecter du réel tout en investissant pleinement nos enveloppes chamelles et psychiques. Ça prend aux tripes, ça remue et puis ça apaise. Parce que survient la libération de l'esprit, la capacité à se mouvoir sans entrave, la possibilité multiple et infinie d'un autre plan de conscience. Entre break beat, techno acid et ghetto tech, Swooh nous offre une forme de catharsis, de résilience. Pour nous découvrir, nous soulager, nous alléger, en pleine compréhension de la réalité. C'est planant et percutant. On se laisse porter par la trance proposée par l'artiste qui a récemment intégré le label féministe et LGBTQ+ rennais, Elemento Records. On vibre aux sons des percussions, on suit les variations rythmiques et on en apprécie les ruptures. Les quatre tracks suffisent à nous éveiller à cet univers jusqu'alors inconnu et à nous faire palpiter et à nous animer de la tête aux pieds. Impossible de résister, on se lève pour danser, ressentir, exister !

! MARINE COMBE



CONSCIENTIA

SWOOH

NOVEMBRE 2021





YEGG & THE CITY

Épisode 75 : Quand j'ai participé à la pride radicale de Rennes

Samedi 16 octobre. 13h. Mail François Mitterand. La foule s'amasse à l'appel d'une Pride Déter et Solidaire. Revendication des identités plurielles, de toutes les identités. Politisation de celles-ci dans l'espace public. En prenant la rue et en faisant entendre les voix multiples de ceux que l'on contraint au silence et à l'invisibilisation. L'appel est clair : « *Nous, ce sont des personnes Trans Pédé Gouines +, queers, précaires, racisé.es, handi.es et allié.s. Nous souhaitons reprendre le contrôle de nos vies et de nos luttes en nous emparant de l'espace public et invitons les concerné.es et allié.es à participer à cette convergence pour rassembler nos combats et repolitiser nos identités. En effet, les marches des fiertés se succèdent et se dépolitisent d'année en année. Si elles ramènent du monde et de la visibilité, elles ne deviennent qu'un grand défilé festif à ciel ouvert, une vitrine d'une journée. Nous ne nous opposons pas à la fête, au contraire, mais nous croyons aussi en l'importance de*

porter des actions plus directes, de perturber l'ordre établi et ne pas se cantonner à la tranquille journée de visibilité que l'on nous accorde chaque printemps. » Ainsi les banderoles « *Fièr.e.s déters feu aux frontières* », ou encore « *Facho, hors de ma vue* » trônent en tête de cortège. Musique à fond, slogans et pancartes, sourires et poings en l'air... La manifestation s'élance place de Bretagne vers le boulevard de la Liberté, réclamant entraide et solidarité : « *La lutte queer sans frontières* », « *Personne n'est illégal* », « *Notre corps n'est pas un débat* »... Les questions LGBTQIA+ traversent les frontières, les milieux sociaux et l'ensemble des sujets de société. Alors, la foule chante « *Y en assez, assez, assez de cette société qui ne respecte pas les trans, les gouines et les pédés* », exigeant la « *So-so-so solidarité ! Avec les queers du monde entier !* », avant de rejoindre la manifestation de 15h en soutien aux personnes sans papiers (sur)vivant au campement des Gayeulles. **I MARINE COMBE**

A LIRE SUR YEGGMAG.FR



#93



#92



#91



#90



#89



#88



#87



#86



#85



YEgg

• • •

REVUE FÉMINISTE
EN RÉVOLUTION

YEGGMAG.FR